

LE JUGEMENT
ÉQUITABLE DE
CHARLES LE HARDY
DERNIER DUC DE
BOURGOGNE
TRAGÉDIE

MARESCHAL, André

1645

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Octobre 2016

LE JUGEMENT
ÉQUITABLE DE
CHARLES LE HARDY
DERNIER DUC DE
BOURGOGNE
TRAGÉDIE

PAR A. MARESCHAL.

À PARIS, Chez TOUSSAINT-QUINET, au Palais sous la montée
de la Cour des Aides.

M. DC. XLV. Avec Privilège du Roi.

**À HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR
MESSIRE JOSIAS COMTE DE RANSAU,
LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROI. dans ses
Armées commandées par Son Altesse Royale,
et Maréchal de France.**

MONSIEUR,

Parmi tant de louanges de la Cour, du Cabinet, et du Conseil, où votre mérite et vos rares qualités viennent de faire un bruit si honorable ; après l'accueil de tant d'illustres têtes et de têtes couronnées ; au milieu des transports de tous les Chefs et Gens de guerre qui vous environnent, et dans les acclamations publiques qui témoignent les ressentiments de la France reconnaissante ; à l'éclat de votre nouvelle dignité, et au plus fort des occupations où vous jette un si noble emploi, si important, et si nécessaire à l'État : enfin, MONSEIGNEUR, après cet honneur que vous avez fait la Reine, autant par ses paroles obligeantes que par les présents du Roi, après la voix et le suffrage de Monseigneur le Duc d'Orléans, qui n'attend plus qu'à vous donner ce BÂTON honorable qui vous allie à la France par des fleurs de Lys, et qui portant un souverain commandement dans les armées n'est pas moins le prix de vos héroïques travaux, pour celles qui vous doivent leurs victoires précédentes, qu'un présage infailible des heureux succès qui doivent rendre triomphante celle que vous allez commander : j'ajoute encore après l'approbation très avantageuse et très particulière de SON ÉMINENCE, qui comme elle est la plus haute lumière de l'État, vous a fait justice aussi pour tout l'État même ; après tous ses éloges éclatants et presque incomparables qu'elle a fait insérer dans votre Brevet, touchant votre illustre naissance, les grandeurs de la première Maison du Duché de Holstein, et la première aussi du Royaume de Danemark, aussi vieille et aussi fameuse que l'Empire, et tant de merveilleuses actions par qui vous la relevez tous les jours encore, et par qui la France obligée le respecte même au fond de l'Allemagne, et en terre ennemie, qu'en sa faveur et pour l'amour de vous elle doit peut-être un jour épargner : après, dis-je, tous ces titres d'honneur, qui rendent plus recommandable encore le don qu'on vous fait par ces qualités qu'on publie, qui sont les brillants de votre Couronne et les plus beaux rayons de votre gloire ; au milieu de tant de bouches Françaises qui vous applaudissent, voici une voix étrangère qui vient presque du Septentrion, et qui par un zèle précipité, et faible d'un si long chemin ; n'aspirant qu'à la gloire de se faire entendre la première, vous vient tumultuairement, à la hâte, et sans art saluer MARESCHAL DE FRANCE. Je sais, MONSEIGNEUR, qu'elle est téméraire et indiscrete, d'oser vous interrompre dans un concours si pressant de si hautes affaires ; et qu'étant parvenue à vous difficilement et à peine, à peine aurez-vous le loisir de même de l'ouïr. Mais considérez que c'est CHARLES LE HARDY qui vous demande audience pour elle, et que ce Prince que

vous imitez par cette généreuse hardiesse qui vous a fait comme lui le Maître de tant de périls, et auquel vous avez déjà ôté ce surnom glorieux, ne peut moins mériter que de vous voir en montant à cheval, et de vous accompagner et vous entretenir en votre voyage. Ma plume ne vous appelle point dans le Cabinet, et bien loin de vous retarder, ce sera s'il vous plaît la première trompette qui vous aura suivi ici, et qui vous fera battre aux champs. Et certes, puisqu'il ne faut rien que de hardi auprès de vous, et que CHARLES ne devait être offert qu'au plus HARDY du monde ; j'ose espérer que ce héros étant reçu par l'autre favorablement, lui fera excuser la hardiesse de ma plume qui veut se mêler avecque vos trompettes, et cette audace officieuse et pleine de respect, qui vous convie de partir, et d'aller par une victoire signalée me fournir le Chant de vos derniers triomphes. Ce sera à votre retour qu'en vous présentant à vous-même, en la peinture des ces hautes actions que vous allez faire aux yeux de l'Europe, avecque moins de honte et plus d'éclat j'oserai me souscrire,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

A. MARESCHAL.

LES PERSONNAGES.

CHARLES, Duc de Bourgogne.
RODOLFE, Son favori Gouverneur de Maastricht.
FRÉDÉGONDE, Mère putative de Rodolfe.
FRÉDÉRIC, Lieutenant de Rodolfe, et son Cousin.
MATHILDE, Femme d'Albert.
FERDINAND, Ami d'Albert, et Amant de Mathilde.
DIONÉE, Damoiselle de Mathilde, et confidente de Ferdinand.
RUTILE, Cavalier de Rodolfe.
LEOPOLDE, Capitaine des gardes.
GARDES, Du Duc Charles.

La Scène est à Maastricht, dans une salle du Château.

ACTE I

SCÈNE I.

**Rodolfe, Mathilde, Ferdinand, Dionée,
Frédéric.**

RODOLFE, après avoir parlé à l'oreille à Frédéric.

Observez, Frédéric, ce que je viens de dire :
Suivez-le, Ferdinand ; et vous, qu'on se retire ;
L'importance du fait n'admet point de suivant,

La suite se retire.

Et rend presque suspects le jour, l'air, et le vent.
5 Voyez donc votre Ami, dont la prison m'afflige ;
Qu'il juge à quoi ma charge, à quoi l'État m'oblige :
S'il confesse son crime ; au lieu de le prouver
J'en fais l'excuse au Prince, et prétends le sauver ;
Voyez-le donc, allez : après, qu'on nous l'amène.

Frédéric emmène Ferdinand.

10 Pour parler à Mathilde en la chambre prochaine :
Là vous verrez, Madame, et hors des yeux de tous
Ce trop cher Criminel, ce misérable Époux.

MATHILDE.

Seigneur, changez ces noms : son sort est déplorable ;
Mais il n'est ni criminel, ni Mari misérable :
15 Ma vertu lui rendait notre hymen glorieux ;
La sienne l'affranchit d'un crime injurieux :
Je l'estime et le nomme, en cette conjoncture,
Un innocent Mari, que charge une imposture.

RODOLFE.

20 Vous louez ses vertus, ignorant ses défauts :
Jugez par cet écrit si l'on l'accuse à faux ;
Reconnaissez son seing ; voilà son écriture :
Oyez un innocent, que charge une imposture.

Rodolfe lui lit une lettre d'Albert son mari.

À LOUIS, ROI DE FRANCE.

Avance tes exploits ;

25 Si Liège est impuissante à soutenir ses droits,
Si Charles avec toi, malgré toi, l'environne ;
On traite mieux ici l'honneur de ta Couronne ;
LOUIS, force un Vassal qui croit forcer les Rois,
Fais de tous ses États un degré de ton trône,
Viens nous rendre Français ;
30 Maastricht te peut venger de l'affront de Péronne.

ALBERT.

Rodolfe continue.

Un innocent aurait-il ce dessein ?
Est-ce un traître ? Est-ce Albert ? Et n'est pas son seing ?
Qu'eût fait un Gouverneur, dont on promet la Place ?
Suis-je dedans Maastricht ? Ou si LOUIS m'en chasse ?
35 Charles n'en est-il pas le Maître Souverain ?
Suivrons-nous des Liégeois la révolte et le train ?
Comme ils sont assiégés, presque incertains de vivre,
Leur crime fournit-il un exemple à les suivre ?
Albert nous veut jeter dans un mal si pressant :
40 Il est pris : suis-je juste ? Ou s'il est innocent ?
Madame, jugez-en, mettez-vous en ma place,
Parlez.

MATHILDE.

Comment parler ! Si mon sang est de glace ;
Mon coeur tremble d'horreur, et ma langue d'effroi :
Quoi ? Trahir son Pays ? S'entendre avec le Roi ?
45 Entrer contre son Prince en un parti contraire ?
Albert eut ce dessein ? Albert l'aurait pu faire ?
Non, son seing ; non, mes yeux ; sa vertu vous dément.
Ah ! Seigneur, suspendez un peu ce jugement :
Quels soldats a-t-on vus ni hors ni dans la ville ?

RODOLFE.

50 LOUIS est devant Liège, en peut fournir dix mille :
Il est perdu, Madame ; il n'y faut plus rêver :
Mais pour l'amour de vous tâchons de le sauver.
Vous savez ma faveur, mon rang auprès du Prince,
Mon pouvoir dans Maastricht, dans toute la Province :
55 Pour obtenir sa grâce, et gagner votre coeur,
J'emploierai tout, Madame, et pouvoir et faveur ;
Il ne tiendra qu'à vous, secondant mon envie,
Qu'il ne doive à nous deux son salut et sa vie.

MATHILDE.

Il ne tiendra qu'à moi ? Seigneur, que dites-vous ?

RODOLFE.

60 Mais que ne dis-je pas, en sauvant votre époux ?

MATHILDE.

Que vous avez un coeur puissant et magnanime.

RODOLFE.

Pour épargner ma voix, par l'effet il s'exprime.

MATHILDE.

Oui, cet effet me dit quelles sont vos bontés.

RODOLFE.

65 Plutôt quels sont mes feux, et quelles vos beautés ;
Que j'honore Mathilde, en un mot que je l'aime :
Entendez mes soupirs ; ils le disent de même.

MATHILDE.

J'en ai trop entendu : Rodolfe, où sommes-nous ?

RODOLFE.

70 Sur le point de sauver moi-même, et votre Époux :
Dans un danger mortel exposez l'un et l'autre
Il est mon Criminel, et moi je suis le vôtre ;
Nous méritons la mort tous deux également,
Lui comme un Ennemi, moi comme votre Amant :
Vous gouvernez mon sort ; je fais sa destinée ;
75 Si vous me condamnez, sa sentence est donnée ;
Vous sauvez ou perdez l'un et l'autre aujourd'hui :
Conservez-le par moi, conservez-moi par lui :
Je tiens son corps captif ; vous captivez mon âme ;
Ses liens sont de fer, et les miens sont de flamme :
80 Plus à plaindre que lui dans nos divers liens,
Lorsque je romps ses fers, je redouble les miens.

MATHILDE.

Qu'ai-je oui ? Vous m'aimez ? Votre bouche l'exprime ?
Albert, je t'ai perdu ; son amour est ton crime.

RODOLFE.

85 Non ; mais le seul moyen à son salut offert :
Ou je vis par sa vie, ou ma perte le perd :
Choisissez.

MATHILDE.

Quelle injure à ce choix me convie !
Que je perde l'honneur, ou qu'il perde la vie ?
Ce qui nous ferait vivre est proprement ma mort,
Et sur moi seule enfin doit tomber tout le sort ;
90 D'un et d'autre côté ce sort me vient poursuivre ;
Si vous vivez, je meurs ; s'il meurt, je ne puis vivre.
Qu'Albert meure pourtant ; je conclus son trépas ;
Sa vie et mon honneur ne se balancent pas :
Lui-même contre lui dans ce choix misérable
M'inspire combien l'un à l'autre est préférable ;
95 Qu'étant son propre honneur dans le mien confondu,
Si par là je le sauve, il se croit plus perdu :

Un grand coeur souffre moins, quand le sort le surmonte,
À mourir innocent, qu'à vivre dans la honte :
Puis, quand il serait tel que votre amour le rend ;
100 Pour effacer son crime, en ferai-je un plus grand ?
Non, qu'il meure. Qu'il meure ? Ah ! L'erreur est extrême :
Meurs plutôt, pour sauver ton honneur, et lui-même ;
Meurs, sauve les tous deux par un effort puissant :
Quand tu ne seras plus, Albert est innocent ;
105 Quand tu ne seras plus, ton honneur doit s'accroître ;
Quand tu ne seras plus...

RODOLFE.

Moi, je cesserai d'être :
Ayez pitié de trois ; par mes vœux enflammés,
Par Albert, par vos soins, et vivez et m'aimez.

MATHILDE.

Ce qu'un poignard eût fait, ce mot seul l'effectue :
110 C'est me prier de vivre, alors que l'on me tue ;
Albert, mes soins, vos vœux ne sauraient m'animer,
S'il faut aimer pour vivre, ou vivre pour aimer :
N'en parlons plus, Rodolfe. Et pour votre promesse ;
Laissez-moi voir Albert, Seigneur, ou je vous laisse ;
115 Je ne demande plus qu'un moment en ce lieu,
Pour sortir de la vie, en lui disant adieu ;
Ou tenez-moi parole, ou je vous en dispense.

RODOLFE.

D'une faveur si grande est-ce la récompense ?
Vous le verrez pourtant. Frédéric, avancez.
120 Je vous oblige au point que vous m'en dispensez.

SCÈNE II.

Frédéric, Rodolfe, Mathilde, Dionée.

FRÉDÉRIC.

Albert est dans la chambre ; il vous attend, Madame.

RODOLFE.

Allez lui raconter vos rigueurs, et ma flamme.

MATHILDE.

Vous pourrez nous ouïr, comme je puis le voir ;
Tous deux sommes ici dessous votre pouvoir.

RODOLFE.

125 Vous pouvez tout, Madame, aux lieux où je vous mène,
Le sortir de prison, et me tirer de peine :
Donnez à mon amour, donnez à son malheur ;
Faisons grâce pour grâce, et faveur pour faveur ;
Telle vous serez, tel vous m'obligez d'être :
130 N'empêchez pas ma grâce à ce point de paraître.

MATHILDE.

Ce discours la corrompt, il accroît mon ennui ;
Retranchez-le, ou venez l'achevez devant lui.
Suivez-nous.

FRÉDÉRIC.

Arrêtez : il ne faut point de suite :
Dans ces lieux de respect l'entrée est interdite.

DIONÉE.

135 Elle me le commande.

FRÉDÉRIC.

Et je vous le défends.

DIONÉE.

Qu'il faut souffrir d'affronts en Cour, et chez les Grands !
Mais Ferdinand revient.

SCÈNE III.

Ferdinand, Dionée.

FERDINAND.

Sa vertu me console.

Je l'ai vu, Dionée, on m'a tenu parole :
Dans les fers sa constance a même des appas ;
140 Albert est innocent, ou le Ciel ne l'est pas :
Je le maintiendrai tel, et mon sang et ma vie
Soutiendront la Vertu lâchement asservie.
Taisez-vous, mon amour ; taisez-vous, intérêt ;
Je ne vous entends point contre un si juste arrêt ;
145 J'égale à mon amour mon amitié fidèle ;
Albert est innocent, comme Mathilde est belle ;
Et je dois le servir, loin d'en être jaloux,
Et comme un innocent, et comme son Époux ;
Albert est innocent ? Arrête, fausse joie ;
150 Le dois-je souhaiter, encor que je le croie ?
Laissons faire Rodolfe, un Juge, un Souverain ;
Voyons perdre un Rival, sans y mettre la main :
Lorsque le destin m'offre un espoir légitime
De posséder Mathilde et sans crainte, et sans crime,
155 Qu'il semble avoir pitié de mes maux amoureux ;
Ma pitié pour autrui me rendrait malheureux ?
J'aimerais, je plaindrais Mathilde, et ce qu'elle aime ;
Et je n'aurais amour, ni pitié pour moi-même ?
Point : je dois me montrer, mais d'un coeur affermi,
160 Et malheureux Amant, et généreux Ami.
Doux et secret poison d'une âme intéressée,
Cessez, espoir flatteur, de plaire à ma pensée !
Ayant aimé Mathilde, et généreusement,
Je n'empêcherais pas son deuil et son tourment ?
165 Quoi ? Je lui laisserais ce grand sujet de larmes ?

Amour propre, intérêt, j'ai dissipé vos charmes :
Mathilde attend mon aide, Albert est en prison ;
Servons-la, mon amour ; servons-le, ma raison ;
Comme constant Amant, soyons Ami fidèle.

DIONÉE.

170 Et d'Amants et d'Amis ô le parfait modèle !
Quoi donc ? Aimer Mathilde ; et sauver son Mari ?

FERDINAND.

Quoi ? Ne lui garder pas un objet si chéri ?

DIONÉE.

Un trait si généreux mérite qu'on l'admire.

FERDINAND.

Et qui l'admirerait ? Si j'offense à le dire ?

DIONÉE.

175 Moi ; qui sais vos respects et vos vœux complaisants,
Qui sais de votre amour un secret de six ans ;
À qui, comme en dépôt, vous l'avez confiée ;
Qui vous ai vu l'aimer et Fille, et mariée.

FERDINAND.

180 Et qui, sans l'offenser d'un soupir seulement,
Verras durer ma flamme encore au monument :
Que ma discrétion, que mon respect me coûte !
Je m'accuse en secret lorsque ton cœur m'écoute :
Je te l'ai dit pourtant, il est vrai, tu l'as su
Ce feu, qu'autre que toi n'a jamais aperçu,
185 Ce feu pur qui ne fait ni lueur ni fumée ;
Sans ombre pour l'Ami, sans éclat pour l'Aimée.
Tu sais qu'il emporta ce prix de notre foi,
Pour s'être déclaré seulement devant moi :
Permits que je m'écrie à ton cœur qui m'écoute ;
190 Que ma discrétion, que mon respect me coûte !

DIONÉE.

Dans un tourment fidèle et des vœux si constants
Vous éclatez en vain, lorsqu'il n'en est plus temps :
Votre discrétion m'a cent fois étonnée ;
Je l'ai toujours chérie, et toujours condamnée :
195 Et cette amour, si rare en sa perfection,
Je l'appelais respect, plutôt que passion.

FERDINAND.

Soit passion, respect, soit amour, Dionée ;
On ne verra jamais leur course terminée,
J'adore ainsi Mathilde ; et si mon seul penser
200 S'étendait plus avant, je croirais l'offenser.
Mais qu'est-elle, en ces lieux, et sans toi devenue ?

Monument : signifie encore le
tombeau, et particulièrement en Poésie.
[F]

DIONÉE.

Elle est dans une chambre à mes yeux inconnue,
Où Rodolfe a voulu lui-même la mener.

FERDINAND.

Qu'est-ce que par ces mots tu me fais soupçonner ?

DIONÉE.

205 Et d'où son Lieutenant m'a défendu l'entrée.

FERDINAND.

Elle a, devant Albert, sa perte rencontrée.
Je crains tout de Rodolfe ; et n'ai-je pas raison ?
Albert n'est pas près d'elle, Albert est en prison.

DIONÉE.

210 Albert est dans la chambre ; ô trop jaloux martyr !
Et Frédéric lui-même ici l'est venue dire.

FERDINAND.

Albert n'est point sorti, que mon coeur est blessé !
Et Frédéric lui-même avec lui m'a laissé.
Ah ! Ce rapport est faux ; il m'instruit, et me trouble :
Dionée, on nous trompe ; et ma crainte redouble.
215 On vient : forçons la chambre ; allons ; suis ma fureur.

SCÈNE IV.

Rodolfe, Frédégonde.

RODOLFE.

Qu'on cherche Frédéric.

FRÉDÉGONDE.

Ah ! Mon fils, quelle horreur !
Quel coeur n'auraient touché ses plaintes, ses injures ?

RODOLFE.

Ses plaintes sont de femme, et ne sont qu'impostures ;
Qui ne peuvent en rien rendre mon nom terni,
220 Et n'empêcheront pas Albert d'être puni :
C'est là ce grand sujet de troubles et d'alarmes,
Qui fait son désespoir, et qui cause ses larmes :
Sur le crime d'Albert, qu'elle veut excuser,
Elle m'en suppose un, pour vous mieux abuser ;
225 Elle jette des cris ; vous la croyez sans doute :
Mais une Femme parle ; une femme l'écoute :
Je sais quelle est ma charge, au milieu de ce bruit :
Le Coupable mourra, peut-être avant la nuit.

FRÉDÉGONDE.

Ciel, détourne l'effet de cette prophétie.
230 Votre vie en serait peut-être raccourcie ;
Si le Coupable meurt, je vous tiens en danger :
Votre crime est couvert sous un crime étranger :
Albert est sans offense, et Mathilde offensée.
Je parle, et parle en Mère, à votre âme insensée.
235 Pour posséder la Femme ; accuser le Mari ?
Ah ! Vous deviez attendre au moins qu'il eût péri :
Mais perdre encore Albert, ayant ravi sa femme ?

RODOLFE.

Il faut punir le crime.

FRÉDÉGONDE.

Et quelle est votre flamme ?
Si les Cieux ont souffert vos coupables desseins,
240 Craignez Charles, mon Fils ; leur foudre est dans ses mains :
Il vient ; et ce rapport qu'un Cavalier assure
Dans la chambre tantôt m'a fait faire ouverture :
Deux soldats de la garde ont donné cet avis ;
Qu'aussitôt Frédéric par mon ordre a suivis :
245 Je venais vous le dire, alors qu'entrée à peine
J'ai vu... Mais il revient.

RODOLFE.

Laissons-lui prendre haleine.
Madame, allez sans crainte et sans émotion
Disposer le Château pour sa réception.

SCÈNE V.

Rodolfe, Frédéric.

RODOLFE.

Charles vient, Frédéric ; a-t-on ouvert la Ville ?

FRÉDÉRIC.

Oui, Seigneur ; et je viens d'y recevoir Rutile :
250 Mandé vers son Altesse, en sa commission
Il a suivi votre ordre, et mon instruction ;
Il a montré d'Albert et la lettre et le crime,
Fait naître au cœur du Prince un soupçon légitime ;
255 Qui pour votre assurance employant ses travaux
Suit ici ce courrier avec mille chevaux.
Il vient ; n'en doutez point ; c'est ce qu'il nous rapporte ;
Que nous ont fait savoir deux soldats de la Porte ;
Où Madame a voulu que j'allasse le voir,
260 Et pour le faire entrer, et pour le mieux savoir.
Mais, Seigneur, qu'avez-vous ? Quelle est cette tristesse ?

RODOLFE.

Charles vient, Frédéric ; j'admire sa vitesse ;
Sa diligence étonne autant qu'elle surprend ;
Et l'honneur qu'il me fait rend mon trouble plus grand ;
265 Comment ? Quitter le siège ? Et quitter LOUIS même ?
Je le crains d'autant plus qu'il témoigne qu'il m'aime.

FRÉDÉRIC.

Ne craignez rien ; suivez vos désirs enflammés :
Tout, tout vous est permis, puisqu'enfin vous aimez ;
Tout crime est beau, qui gagne et donne une Maîtresse.
270 Admirez, après tout, ma feinte et mon adresse ;
Comme j'ai suivi l'ordre, et conduit vos desseins ;
Et fait tomber sans peur la proie entre vos mains :
Par cette invention Mathilde enfin séduite,
Jusque dedans la chambre et par vos mains conduite,
275 N'y trouvant point Albert qu'elle a cru consoler,
Aura trouvé du moins un autre à qui parler.
Qu'avez-vous emporté ?

RODOLFE.

Tout ; si l'on veut la croire ;
Mais son opinion fait toute ma victoire :
Crois-la ; j'aurai tout pris : crois-moi ; je n'ai rien eu.
280 Apprends donc un mystère à tes sens inconnu.
Après mille combats, après mille prières,
Pour emporter Mathilde et ses faveurs dernières ;
La voyant endurcie et ferme en ses refus :
Albert paiera pour tout ; vous ne le verrez plus ;
285 Poursuivez, ai-je dit, votre rigueur extrême ;
Vous instruisez la mienne ; et j'en ferai de même ;
Je m'en vais de ce pas percer son traître sein.
Et de fait, je feignais d'aller à ce dessein :
Quand j'ai vu sur mes pas, d'une crainte inouïe,
290 Comme morte tomber Mathilde évanouie :
Son corps était de glace, et son teint sans éclat ;
Et je la trouvais belle encore en cet état ;
Une telle faiblesse invitant à la force,
Cet objet de pitié n'a servi que d'amorce ;
295 Et je voyais combattre en cet étrange sort,
Dessous les mêmes traits, et l'Amour et la Mort :
Mais au point que l'Amour forçant ma retenue
Allait s'en rendre maître...

FRÉDÉRIC.

Est-elle revenue ?

RODOLFE.

Non.

FRÉDÉRIC.

Contre un si grand bien qu'est-il donc arrivé ?

RODOLFE.

300 Ma Mère, Frédéric ; elle m'en a privé :
 Ah ! Mon malheur est grand, et n'est pas réparable !
 À tout autre la chambre était impénétrable :
 Mes gens forcés d'ouvrir ont cédé par respect.

FRÉDÉRIC.

305 Son ordre, en m'éloignant devait m'être suspect ;
 Elle m'a sur ce temps envoyé vers la Porte.

RODOLFE.

La honte, le dépit, la colère m'emporte ;
 Je querelle et destins, et Cieux, à ce sujet ;
 Et je ne puis ni voir, ni quitter cet objet.
 Par un pieux secours, à quoi le Ciel l'incite,
 310 Ma Mère fait qu'en fin la Morte ressuscite ;
 Qui rejetant ses bras, qu'elle croyait les miens,
 Au milieu de ses cris la connaît par les siens :
 Son geste exprime assez, il lui sert de parole ;
 L'autre l'entend de même, et sans voix la console :
 315 Tout semble m'accuser, l'état, le lieu, l'endroit :
 Frédégonde le craint, et Mathilde le croit ;
 Et n'osant s'expliquer par honte et bienséance,
 Cet entretien muet confirme leur créance ;
 Toutes deux font effort de s'entendre à mentir :
 320 Moi, j'aide à ce mensonge, et feins d'y consentir ;
 Pour rendre un jour par là Mathilde plus traitable,
 Et par un feint plaisir aller au véritable :
 Ainsi, pour avancer ma propre passion,
 Contre elle je me sers de son opinion ;
 325 Je veux par elle abattre et vaincre son courage.

FRÉDÉRIC.

Cependant en tous lieux elle porte sa rage ;
 Elle a tantôt rempli tout Maastricht de ses cris,
 Fait émouvoir le Peuple, et gagner les esprits.
 Donnons, pour diviser sa fureur et ses armes,
 330 Tout un autre prétexte à ses cris, à ses larmes ;
 Faisons mourir Albert : lors on croira, Seigneur,
 Qu'elle pleure un Mari, non pas son déshonneur.
 Dans tout votre dessein sa mort est nécessaire ;
 Elle confond Mathilde, elle assure l'affaire ;
 335 Et Charles renvoi'ra, malgré son vain rapport
 Et ses pleurs et ses cris, le tout à cette mort ;
 Dont la lettre d'Albert après vous justifie.

RODOLFE.

Ton esprit est adroit ; en lui seul je me fie :
 Va doncque, cher Cousin, suis ta propre raison ;
 340 Va, fais mourir Albert dessus l'heure, en prison :
 Tandis je vais calmer cette émeute civile,
 Recevoir SON ALTESSE au dehors de la Ville ;
 Et quoique son abord soit contre mon souhait,
 Répondre en apparence aux honneurs qu'il me fait.

Tandis : L'emploi de tandis sans que pour dire pendant ce temps, ancien dans la langue, a été proscrit par Vaugelas et par Ménage, bien que Corneille et la Fontaine s'en soient encore servis. [L]

ACTE II

SCÈNE I.

Frédéric, Rutile.

FRÉDÉRIC.

345 Ta diligence est grande, il est vrai ; mais, Rutile,
Sur une fausse alarme elle n'est qu'inutile ;
Charles nous a surpris ; nous ne l'attendions point ;
Ton ordre et ton envoi n'allaient pas à ce point ;
Tu savais le secret ; que tout n'était que feinte ;
350 Et que son abord ici nous tiendrait en contrainte ;
Et que pour perdre Albert, sur un crime inventé,
Son absence plutôt nous prêtait sûreté ;
Que nous avons choisi, pour l'arrêter à Liège,
La lettre à LOUIS onze, et le temps de ce siège :
355 Mais, par des traits si prompts qu'ils semblent inouïs,
Il a quitté le Siège, il a quitté LOUIS :
Son esprit remuant troublera cette affaire.

RUTILE.

Il n'aura pas le soin ni le temps de le faire ;
Puisqu'il doit être au camp de retour aujourd'hui,
360 Qu'il aime ainsi Rodolfe, et n'a soin que de lui :
Ne trouvant du péril apparence ni voie,
Ce soin l'a fait venir, un plus grand le renvoie.
À peine dans la nuit au quartier arrivé,
Sachant que tous veillaient, et le Prince levé,
365 J'avance, et vois partout les soldats en attente,
Mille chevaux rangés en armes vers sa tente :
Au seul nom de Rodolfe il me tire en secret,
Apprend le fait d'Albert, en montre du regret
Lit sa lettre en copie ; et dessus ma créance,
370 D'un peu de vérité gagnant sa confiance,
J'ajoute : qu'autrefois domestique d'Albert,
Un rang plus glorieux à ma fortune offert,
J'avais près de Rodolfe à présent asservie
Attaché noblement ma fortune, et ma vie :
375 Ensuite je lui peins ce mensonge inventé,
Comme Albert me parla ; comme il m'avait tenté
Comme, ayant feint d'entrer dedans sa confiance,
J'appris tous ses desseins qu'il mit en évidence ;
Qu'ayant cru par ses dons tous mes sens éblouis,
380 Il m'avait mis en main cette lettre à LOUIS ;

Que Rodolfe averti m'envoie avec vitesse
Porter moi-même avis et lettre à SON ALTESSE.
Ce discours concerté semble-t-il si pressant ?

FRÉDÉRIC.

Mais Charles est ici ; nous le voulions absent.

RUTILE.

385 Son amour pour Rodolfe en est la seule cause.
À peine a-t-il ouï tout le fait que j'expose ;
Que tourné vers les siens il leur fait le signal :
On sonne la trompette, et l'on monte à cheval ;
Et pour toute réponse, en y montant lui-même :
390 Rodolfe, m'a t-il dit, connaîtra si je l'aime ;
Allons le voir. Il marche ; et chacun le suivant,
Il se met à la tête ; et je prends le devant.

FRÉDÉRIC.

Tu les as prévenus avecque diligence.

RUTILE.

Le Prince avec Rodolfe a pris intelligence :
395 Devant Mathilde et lui, depuis qu'il est venu,
J'ai rapporté le fait, et je l'ai soutenu :
Mais le plus difficile, où la peur me surmonte,
C'est qu'avec Albert même il faut qu'on me confronte :
À quel point de malheur me vois-je destiné,
400 S'il connaît que la lettre est sur un blanc-signé ?
Où me suis-je plongé ? Quel remords me dévore !
Ne songera-t-il point qu'il m'en restait encore
De ceux, qu'étant à lui, ni remplis ni rendus
J'avais pu faire croire égarés ou perdus.
405 Me servir de son nom, pour perdre ainsi mon Maître ?
Quel crime ! S'il y pense, oserai-je paraître,
Ah ! C'est toute ma crainte.

FRÉDÉRIC.

Ô regrets superflus !
Si tu ne crains qu'Albert, Rutile, ne crains plus :
Il ne te verra point.

RUTILE.

Mais Charles...

FRÉDÉRIC.

Charles même
410 N'aura pas ce pouvoir, quoiqu'en un rang suprême :
En un mot, il est mort, Albert est dépêché.

RUTILE.

Hélas !

FRÉDÉRIC.

Ne le plains point, ni son sang épanché ;
Aurais-tu, s'il te sert, regret de le répandre ?
Ton crime et nos desseins sont couverts de sa cendre :
415 Apprends... Mais Charles vient : dessus cette action
Viens recevoir ailleurs nouvelle instruction.

SCÈNE II.

**Charles, Mathilde, Rodolfe, Ferdinand,
Dionée, Léopolde, Gardes.**

CHARLES.

Je garde en mon esprit vos plaintes, et son vice ;
J'ai pitié de vos maux ; je vous rendrai justice.

MATHILDE.

Grand Prince, ah ! Que je crains qu'un excès d'amitié
420 Ne trahisse en vous-même et justice, et pitié !
Vous haïssez le crime ; ainsi j'ose me plaindre :
Mais vous aimez Rodolfe ; ainsi je dois tout craindre ;
Et son impunité, qui triomphe entre nous,
Le tient ferme et hardi, quand je tremble à genoux :
425 Son amour m'a perdue, et sa faveur m'opprime ;
J'ai son rang à combattre encor plus que son crime :
Mais j'attends de mon Prince un acte solennel,
Qu'il punisse le crime, aimant le Criminel.

Elle se lève de genoux.

Voilà ce que le Ciel par ma voix vous demande :
430 Rodolfe est très puissant ; votre amour est très grande ;
Vos États, sa valeur, sa faveur, votre foi,
Tout parle enfin pour lui ; le Ciel parle pour moi :
Il doit être dans vous, contre une amour extrême,
Et plus fort que Rodolfe, et plus fort que vous-même ;
435 Lui, qui de tant d'États vous a fait Souverain,
Vous regarde aujourd'hui la balance en la main,
Pour faire à l'Univers en ce rang qu'il vous donne
Reluire vos vertus plus que votre Couronne.
C'est peu d'être nommé, d'un titre glorieux,
440 Que le sang vous donna, qui vient de vos Aïeux,
Souverain de Bourgogne et des dix-sept Provinces ;
Ajoutez à ces noms, le plus juste des Princes :
Qu'on vous nomme Hardy parmi les Conquérants ;
L'autre nom est de Prince, et convient mieux aux Grands ;
445 L'un brille dans la paix, l'autre éclate en la guerre :
Mais l'un tend vers le Ciel, et l'autre vers la terre :
Vous avez combattu pour elle tant de fois ;
Combattez pour le Ciel, pour nous, et pour les lois.

CHARLES.

450 Quel désordre en mes sens ! Où, flamme contre flamme,
Je ne puis accorder mon coeur avec mon âme ;
Où je sens qu'il me faut, pour me rendre vainqueur,
Combattant contre moi, triompher de mon coeur :
Pourrai-je n'aimer pas Rodolfe que j'estime ?
Et pourrai-je l'aimer, s'il est chargé de crime ?
455 Mais d'un crime, où le Ciel m'intéresse en effet ?
Que ferai-je ? Rodolfe : ou plutôt qu'as-tu fait ?
Te perdre ? Mais souffrir aussi ta violence ?
C'est trop, amour, c'est trop me tenir en balance ;
Sors enfin de mon coeur, et ce Rodolfe aussi ;
460 Il est trop criminel ; traitons-le donc ainsi.
Quoi ? Qui commet un rapt, contre un traître m'appelle ?
Quand Rodolfe viole, il m'écrit d'un Rebelle ?
Et le plus criminel, si j'en crois ma raison,
Écrit, m'appelle, accuse et tient l'autre en prison.
465 Non, ce n'est pas la peur d'une Ville surprise
Qui m'oblige à venir, Albert, ni l'entreprise,
Ni l'exemple de Liège à nos mutins offert,
Les soupçons de LOUIS, ni la lettre d'Albert :
Rien ne m'amène ici, que cet amour insigne
470 Que j'avais pour Rodolfe ; et je l'en trouve indigne ?
Et quand j'ai su qu'Albert dressait un attentat,
J'ai pris soin de Maastricht, plus que de tout l'État ;
Où j'avais à sauver dans la fureur civile
Un, qui m'était plus cher que l'État ni la Ville.
475 Cependant ce Rodolfe ; ah ! Le puis-je nommer ?
Le puis-je voir encor ? Puis-je encore l'aimer ?
Ce Monstre de faveur, à mes yeux, se diffame,
Trouble tout dans Maastricht, trouble tout dans mon âme.

RODOLFE.

480 Ah ! Seigneur, permettez dedans mon trouble aussi
Que je vous interrompe, ou que je meure ici ;
Souffrez, pour effacer cette affreuse peinture,
Que je r'entre en ce coeur, où l'on me défigure ;
Si le soupçon du vice, imposteur si puissant,
M'en chasse Criminel, que j'y r'entre Innocent.

CHARLES.

485 Jamais je n'ai fermé mon coeur à l'innocence :
Parlez avec effet, ainsi que par licence ;
Faites qu'à vos raisons Charles soit obligé,
Qui ne peut être heureux, si vous n'êtes purgé.

RODOLFE.

490 Quel procédé jamais s'est vu pareil au nôtre ?
Je vous déclare un crime ; on m'en impute un autre :
Et sans purger Albert du crime déclaré,
Par témoin, par son seing, par sa lettre avéré ;
Au lieu d'examiner sa sourde intelligence,
Vous écoutez celui qu'impose la vengeance :

495 D'un complot, où Maastricht a presque été surpris,
On a lettre, et témoin ; vous écoutez des cris :
Quand il s'agit d'Albert, on parle de sa femme ;
On laisse le Coupable, et moi l'on me diffame ;
Dedans le premier crime un nouveau se confond ;
500 Mais pesez le premier, il détruit le second.

CHARLES.

Mais le second plutôt le détruit et l'efface ;
Et quant au procédé, le vôtre le surpasse :
La lettre, et l'attentat dont Albert est noirci
Alarment plus l'esprit qu'il ne reste éclairci ;
505 Y peut-on déchiffrer seulement un Complice,
Appareil, temps, ni lieu, ni forme d'autre indice ?
Il reste à confronter Rutile avec Albert ;
Et nous n'omettons rien de tout ce qui vous sert :
Vous, présentez-les-moi. Mais attendant leur vue,
510 Faisons que l'autre affaire au fonds nous soit connue.
Que répondez-vous donc à ce crime intenté ?

RODOLFE.

Je réponds qu'il est faux, et qu'il est inventé ?
De quoi se plaint Mathilde ? Et quel est donc ce crime ?

FERDINAND.

Demandez-le à votre âme, où la rage l'imprime,
515 Votre esprit vicieux ne le peut ignorer ;
Et sa pudique voix n'ose le proférer :
Il est trop messéant en une bouche honnête ;
Sa honte et sa fureur, sans voix, font sa requête :
Rien à se diffamer n'a porté son tourment
520 Qu'un excès de pudeur et de ressentiment ;
Elle souffre, à le dire, une autre violence ;
Le crime est si honteux qu'il oblige au silence,
Veut d'horreur qu'on l'étouffe, au lieu d'être prouvé :
Mais songez à l'état où l'on vous a trouvé,
525 Et Mathilde surtout ; dirai-je en quelle sorte ?
Sans aucun sentiment, pâmée, et comme morte.

RODOLFE.

Le crime d'un Mari, la crainte de sa mort :
Sur ses sens avaient fait ce violent effort :
Les cris qu'elle a jetés, le crime qu'elle impose
530 Ont pour fin la vengeance, et n'ont point d'autre cause ;
Pour faire soulever le Peuple contre nous,
Et peut-être achevé les desseins d'un Époux ;
Dont ces cris m'ont encor fait hâter le supplice,
Par une prompt mort prévenant sa Complice ;
535 Ce coup prompt, mais d'État, nécessaire rendu
L'oblige de me perdre, après Albert perdu.

MATHILDE.

Albert perdu ! Qu'entends-je ? Et que vient-il de dire ?
Quoi donc ? Serait-il mort ? Ah ! De crainte j'expire :
Ce coup prompt, nécessaire aussi peu qu'attendu
540 Me frappe au coeur ; me perd après Albert perdu :

Monstre sorti d'Enfer, ravisseur, homicide,
Achève ici ce coup, achève-le, perfide ;
Sois-moi doux par fureur, et cruel par pitié ;
Joins la femme au Mari, l'une à l'autre moitié.
545 Mais le Ciel vient m'aider, non le bras qui me blesse,
Et pour un coup mortel se sert de ma faiblesse ;
Je meurs.

DIONÉE.

Elle se pâme ; et perd le sentiment :
Madame !

CHARLES.

Qu'on l'emmène en mon appartement.

Les Gardes l'emmènent et puis reviennent.

SCÈNE III.

Ferdinand, Rodolfe, Charles, Léopold.

FERDINAND.

Ô Mari malheureux ! Plus malheureuse Femme !
550 Sa mort, et ta douleur me percent jusqu'à l'âme :
Quoi donc ? Albert est mort ? Et par ta cruauté
Tu viens de nous ravir encor cette Beauté ?
Ta voix, comme ta main, en meurtres est féconde ;
Le récit d'une mort en cause une seconde ;
555 Barbare, dont le coeur dans le vice abattu
N'a pu souffrir ici l'une et l'autre vertu :
Assassin de l'honneur, Bourreau de l'innocence !
Ne vous offensez pas, Seigneur, si je l'offense ;
Souffrez que ce reproche et mon ressentiment
560 Soient ici devant vous son premier châtiment,
Que mettant sa faveur et son orgueil en poudre
Mon dépit soit l'éclair qui prévient votre foudre,
Que mon courroux confonde un traître à votre aspect.

RODOLFE.

Ou montre un insolent, qui sort de tout respect :
565 Nous sommes, Ferdinand ; (c'est là tout mon refuge ;)
Devant un si grand Maître.

FERDINAND.

Et devant votre Juge ;
Qui voit la différence entre deux Ennemis :
J'accuse un double crime ; et vous l'avez commis,
Commis l'assassinat, commis la violence :
570 C'est sortir du respect, tomber dans l'insolence.
Je laisse à part le rapt et ce honteux larcin ;
Et ne te poursuis plus que comme un Assassin :
Nous enlever Albert par un secret supplice,
En prison, sans l'ouïr, sans forme de justice ?
575 Le Prince étant si proche, et toutefois absent.

CHARLES.

Comment ? Perdre un tel homme, et peut-être innocent ?
Quoi ? Sans lui confronter sa lettre, et Rutile ?
Sans attendre de plus son retour en la Ville ?
En matière d'État, où l'on mêle LOUIS ?
580 Les Complices ainsi seront évanouis.

RODOLFE.

Aux plus âpres tourments préférant ses Complices
Albert, sans les nommer, est mort dans les supplices.

FERDINAND.

Arrête ; ne perds pas et mémoire, et raison :
Sans nul apprêt de gêne, il est mort en prison ;
585 Peu devant je l'ai vu ; toi, vois ton imposture ;
Que c'est après la mort le mettre à la torture.

RODOLFE.

N'ayant pu par sa voix rien tirer de son sein,
Par une prompte mort j'ai puni son dessein ;
Tant pour le prévenir, que ses Complices mêmes,
590 Que Mathilde enflammait avec des cris extrêmes.
Vous avez vu le Peuple encore ému du bruit ;
Que votre seul respect a si soudain détruit,
Qu'il semble que le Ciel, d'une secrète adresse,
Ici comme au secours ait conduit Votre ALTESSE :
595 Pour contenir Maastricht, prêt à se soulever,
J'ai fait mourir Albert ; on voulait le sauver :
Et cette mort si prompte et si peu méditée
Portait à ces excès une femme irritée ;
Sans voir qu'un Peuple ému, ces cris, et ces excès,
600 Même après Albert, mort lui faisaient son procès.

FERDINAND.

Même après Albert mort ? Ah ! Tu te vas confondre ;
Pense à ce que tu dis, que viens-tu de répondre ?
Ton jugement s'égare, et tu fais un faux pas :
Pleurait-elle une mort, qu'elle ne savait pas ?
605 Qui tantôt l'a surprise et montrée ignorante ?
Sa pâmoison en est une preuve apparente.

CHARLES.

Cette mort ignorée, et que tu nous décris,
Portait donc Mathilde à ces pleurs, à ces cris :
Et pour les empêcher, si nous te voulons croire,
610 Tu fais mourir Albert : parle avec ta mémoire,
Accorde ta parole, et ne te démens pas :
Donc Mathilde criait, même avant ce trépas :
Mais comment se peut-il ? Et qu'une même chose
Soit dans un même temps et l'effet, et la cause ?
615 Les cris causent la mort, la mort cause les cris :
Connais cette imposture, et reprends tes esprits.

FERDINAND.

Pour empêcher ces cris, tu punis le Rebelle :
Mathilde criait donc ; et pourquoi criait-elle ?

RODOLFE, y rêvant.

C'était...

CHARLES.

N'achève pas ce faux raisonnement :

620 Je parlerai pour toi dans ton étonnement ;
Le Ciel m'ouvrant l'esprit y répand sa lumière.
C'était pour repousser son injure première,
Pour venger son honneur, que ton crime a ravi ;
Et que la mort d'Albert de bien près a suivi,
625 Coupable seulement pour contenter ta flamme,
Et coupable d'avoir une trop belle femme :
J'apprends, comme du Ciel, de ta confusion,
Que l'innocent n'est mort qu'à cette occasion.
Quel trouble dans mon coeur cause ton insolence !
630 Albert, Mathilde, et moi, souffrons ta violence :
Plus qu'on ne dit coupable, et plus que tu ne crois,
De deux crimes atteint, je te charge de trois :
Albert assassiné, Mathilde violée
Aux deux crimes ont joint mon amour immolée ;
635 J'ajoute à cette amour que je ne puis bannir
Les tourments que j'aurai moi-même à te punir :
Oui, cette violence en moi seul est étrange :
Deux offenses ici paraissent ; on les venge :
Mais qui punit le crime, et qui doit les venger
640 Souffre pour le Coupable, avant que le juger ;
Aimant le Criminel autant que sa personne
Le Juge souffrira la peine qu'il ordonne.
N'importe ; il faut punir et Rodolfe, et mon Coeur,
Traiter ces Criminels tous deux à la rigueur ;
645 Lui, d'avoir à son vice immolé deux victimes ;
Mon coeur, d'avoir aimé le sien si plein de crimes.
L'amour m'arrête encore, et me dit ; pardonnons :
Mais le Ciel dit ; Condamne. Il le faut ; condamnons.
Léopolde, menez... mener celui que j'aime ?
650 Oui, menez dans la Tour et Rutile, et lui-même ;
Qu'on l'ôte. Allons, mon coeur, pour la dernière fois
Soupirer pour celui que condamne ma voix.

ACTE III

SCÈNE I.

**Frédégonde, Charles, Mathilde, Ferdinand,
Léopolde, Dionée.**

FRÉDÉGONDE.

Prosternée à vos pieds, dans ce devoir rangée,
Daignez, grand Prince, ouïr une Mère affligée ;
655 Qui ne vient point ici par des tons languissants
Attendrir votre coeur, et corrompre vos sens ;
Rodolfe a trop failli, sa peine est légitime ;
Et moi-même pour lui je confesse son crime :
Cesse toute autre preuve, il n'en est pas besoin ;
660 Pourrait-il le nier ? Sa mère en est témoin.
Mathilde au triste état où je la vit réduite
Reconnut ma douleur, ma pitié, ma conduite ;
Sait qu'en sa pâmoison, par tout ce que je fis,
Je lui servis de Mère, et renonçai mon Fils ;
665 Que je fus son secours en ce crime effroyable ;
Qu'autant qu'il fut cruel je lui fus pitoyable ;
Que morte entre mes bras, qui furent son appui,
Par ma charité seule elle vit aujourd'hui.
Elle poursuit mon Fils ; ingrate et juste envie !
670 Aura-t-elle sa mort ? Elle me doit la vie :
Vois notre sort, Mathilde, et par de justes lois
Ce qu'on doit à Rodolfe, et ce que tu me dois :
S'il faut que l'on te venge, et qu'on me satisfasse,
Il mérite la mort, je mérite sa grâce :
675 Considérez la Mère, en punissant le Fils ;
Ce que je fais, Seigneur ; et vous, ce que je fis.

CHARLES.

Ah ! C'est trop ; levez-vous.

MATHILDE.

Que faites-vous, Madame ?

FRÉDÉGONDE.

Je fais renaître un Fils, déjà mort dans votre âme ;
Je répare son crime, et votre honneur blessé ;
680 Et tâchant d'apaiser le Prince intéressé ;

Pour retenir le bras sous qui déjà je tremble,
Je satisfais le Juge et la Partie ensemble.

CHARLES.

En l'état où vous met son crime, et votre ennui,
C'est trop pour vous, Madame, et c'est trop peu pour lui.

MATHILDE.

685 Implorer ma pitié, me plaindre en ma misère
C'est flatter ma douleur, non pas me satisfaire ;
Il s'agit de vengeance, et de punitions,
De supplices, de mort, non de soumissions.
Dans le crime d'un Fils si vous fûtes pieuse,
690 Que vous dois-je, après tout, qu'une vie odieuse ?
Je vous dois pleurs, soupirs, cris, gémissements ;
Je vous dois... Que vous dois-je ? Enfin tous mes tourments :
Je m'écrie à tous coups, honteuse et désolée ;
Ah ! Rendez-moi la mort que vous m'avez volée,
695 Rendez-moi par pitié celle qui fut mon bien ;
J'aurai la paix des sens, et ne vous devrai rien :
Oui, la mort en effet m'était lors favorable,
Une grâce du Ciel à mes yeux exorable ;
Par un cruel office on me vint secourir
700 Lorsqu'il m'était honnête et plus doux de mourir :
Que dis-je ? J'étais morte ; et l'on me rend la vie,
Pour la voir de malheurs et de honte suivie :
Que ce trait de pitié fut cruel à mon cœur,
Qui me rendit les sens, ayant perdu l'honneur !
705 Puisque ce mal pourtant croît plus on le raconte,
Je n'ose rafraîchir ce crime ni ma honte :
Mais d'autres intérêts m'arment pour d'autres coups :
Je donne mon honneur ; rendez-moi mon Époux ;
Son trépas, de Rodolfe est le dernier ouvrage ;
710 Si l'on pardonne au vice, il faut punir la rage ;
Que qui dût à l'honneur paye à l'assassinat.

FRÉDÉGONDE.

Dans un crime eût-on cru qu'un autre s'enchaînât ?
Quand je parle pour l'un, l'autre me vient surprendre :
Lequel dois-je laisser ? Lequel dois-je défendre ?
715 L'un ou l'autre le perd ; et dans ce choix douteux,
Confondant mon esprit ils me perdent tous deux.
Seigneur, si vous l'aimez, si ma Soeur fut aimée...
Ah ! Pardonnez ce mot à mon âme alarmée ;
Pensez qu'il est mon Fils : hélas ! Dirai-je plus.
720 Il est... Lisez le reste en mon esprit confus.

CHARLES.

Son crime confond tout, et raison, et prière :
Qu'il cesse d'être Fils ; ou cessez d'être Mère.

FRÉDÉGONDE.

Si je cessais de l'être ; ah ! Sachant ce qu'il est,
Vous en auriez pitié. Mais ce mot vous déplaît,
725 Et peut-être ma voix, peut-être mon visage :
Taisons-nous donc ; mes pleurs, dites-en davantage.

Exorable : Qui se laisse vaincre et
persuader par les raisons, les prières ou
la compassion. [F]

CHARLES.

730 Que sa voix, que ses yeux ont de force sur moi !
Quoi ? Mon coeur, tu te rends ? Des pleurs te font la loi ?
Non ; domptons ma douleur, forçons cette tendresse,
Et sortons du combat par force, ou par adresse :
Ah ! Contre tant de traits je me sens rassurer :
Suivons l'ordre du Ciel qu'il semble m'inspirer ;
Mon esprit en reçoit des lumières nouvelles
Qui pourront accorder ma Justice avec elles.

FRÉDÉGONDE.

735 Considérez mes maux.

CHARLES.

Je les vois, je les sens.

MATHILDE.

Vengez les miens.

CHARLES.

Vengeons les Morts, les Innocents.

FRÉDÉGONDE.

Rodolfe mourrait-il ?

CHARLES.

Je veux, il faut qu'il vive.

MATHILDE.

Mais las ! Albert est mort.

CHARLES.

Il faut donc qu'il le suive.

FRÉDÉGONDE.

Que m'avez-vous promis ? Tirez-nous de souci.

CHARLES.

740 Je vous obligerai.

MATHILDE.

Juste Ciel !

CHARLES.

Vous aussi.

MATHILDE.

Obliger l'une et l'autre, en un dessein contraire,
Sur des vœux différents ? Hé ! Qui pourrait le faire ?

CHARLES.

Celui que dans vos voeux vous avez réclamé ;
Le Ciel ; et mon esprit, par lui-même enflammé ;
745 Vous devez de tous deux respecter l'ordonnance.

MATHILDE.

Admirer la Justice.

FRÉDÉGONDE.

Admirer la Clémence.

CHARLES.

Dans un partage égal, mon esprit combattu
Suivra pour vos désirs l'une et l'Autre Vertu.
L'offense de Rodolfe en deux chefs est très grande ;
750 Il a ravi l'honneur : j'ordonne qu'il le rende,
Qu'à Mathilde, d'Albert il répare le sort,
Envers celle qui vit, l'outrage fait au Mort :
Comme il doit satisfaire encore à ma Justice ;
Je réserve à mes droits la grâce, ou le supplice.

MATHILDE.

755 Faites donc réparer par un si juste Arrêt
Et la perte d'Albert, et mon propre intérêt ;
Donnez tête pour tête.

CHARLES.

Et bien, je vous le donne :
Il faut qu'il vous épouse : et c'est ce que j'ordonne.

MATHILDE.

Qu'il m'épouse ? Un, qui tient mon honneur asservi ?

CHARLES.

760 Oui, pour vous rendre enfin ce qu'il vous a ravi.

MATHILDE.

Lui ? L'assassin d'Albert ? La faveur qui m'opprime
Rend l'horreur de l'Arrêt plus grande que du crime :
Qu'il m'épouse ?

CHARLES.

Il le faut : Sa personne et ses biens,
Sa grandeur, son pouvoir, le rang où je le tiens
765 Se pourront mesurer à votre double perte,
En la mort d'un Époux en votre honneur soufferte.

FERDINAND.

Sa tête est le seul bien qui répond à ses voeux.

CHARLES.

Je prétends l'obliger : après tout, Je le veux.

FRÉDÉGONDE.

770 Vous voulez donc aussi ma vie en sacrifice :
Bientôt mon désespoir vous rendra cet office.

FERDINAND.

Pour grâce, accordez-lui la liberté des pleurs ;
Et quelque temps au moins à plaindre ses malheurs.

MATHILDE.

775 Je veux qu'on les marie à présent, et sur l'heure :
Son honneur plus languit, plus de temps elle pleure,
Je tarde à le lui rendre, et c'est trop qu'un moment ;
Je crois plus l'obliger, plus je vais promptement ;
Moins j'attends, moins de temps elle est déshonorée ;
Et c'est une faveur, qui dût être implorée.
780 Je veux que tout assiste, et la Ville, et ma Cour,
À la cérémonie aux pompes de ce jour ;
Que le Contrat tandis se minute et se dresse,
Avecque cette clause et cette charge expresse
Que le bien en commun reste au dernier vivant.

FRÉDÉGONDE.

Du moins la dot est belle.

FERDINAND.

Et l'arrêt décevant.

MATHILDE.

785 Rodolfe l'aura tout, son crime est profitable ;
Et ma mort va conclure un Arrêt équitable.
Ferdinand, à ce coup il me faut secourir ;
Faites-le révoquer, ou je m'en vais mourir.

FERDINAND.

Ah ! Madame... Elle part ; son désespoir l'emporte.

CHARLES.

790 Vous aurez votre Fils : Léopolde, qu'il sorte :
Écoutez.

FRÉDÉGONDE.

Quelle grâce ! Où je l'espérais moins.

CHARLES.

Disposez tout, Madame, et secondez mes soins.

Frédégonde s'en va avec Léopolde, pour tirer Rodolfe de prison.

SCÈNE II.

Ferdinand, Charles.

FERDINAND.

L'une est au désespoir, lorsque l'autre est contente.
Que cet Arrêt, Seigneur, remplit mal notre attente !
795 Il punit l'Innocence, et semble l'étouffer,
Pour faire avec éclat deux crimes triompher :
Dans le sang la Justice, et Mathilde se noie ;
Le Coupable est puni seulement par la joie ;
L'assassinat d'Albert, loin d'être réparé,
800 Met encore en son lit qui l'a déshonoré,
Ô Ciel ! Qui l'aurait cru ?

CHARLES.

Comme vous j'en soupire :
Mais ce Ciel invoqué l'approuve, et me l'inspire.

FERDINAND.

Si vous sentez au coeur un secret mouvement,
Le Ciel ne le sait pas ; c'est l'amour seulement :
805 Rodolfe et sa faveur ont votre âme séduite,
Lui font creuser le gouffre où Mathilde est réduite :
Voulez-vous l'enrichir d'un funeste présent ?
Que le bourreau d'Albert triomphe en l'épousant ?
Que dira l'Univers, qui vous croit équitable,
810 D'un JUGEMENT cruel, horrible, épouvantable.

CHARLES.

Que direz-vous plutôt, si mon intégrité
Par lui me dresse un Temple à la postérité ?
Si l'Univers un jour, si même les Théâtres
Doivent de ma Justice être les Idolâtres ?
815 Apprenez qu'elle seule a régné dans mon coeur,
A tout fait pour Mathilde, et rien pour la faveur :
Vous l'accusez tous deux : pour punir ce blasphème,
Oui, vous l'admirez, et Mathilde, et vous-même.
Pour rendre cependant cet Hymen accompli,
820 Pour voir l'Arrêt du Ciel, pour voir le mien rempli ;
Vous, qui servez Mathilde et sentez son outrage,
Allez à cet Hymen disposer son courage.

FERDINAND.

Moi ? Seigneur : ah ! Plutôt ordonnez-moi la mort.

CHARLES.

Vous seul sur son esprit ferez ce grand effort.

FERDINAND.

825 Non, de tous les Mortels j'en suis le moins capable.

SCÈNE III.

FERDINAND, seul.

Ah ! Quel commandement ! Qu'il est rude et puissant !
Servez-moi, servez-la, même en vous trahissant ;
845 Je suivrais cette loi dans sa rigueur extrême,
Si je ne trahissais en cela que moi-même ;
Si je ne trahissais Albert, et son malheur ;
Si je ne trahissais Mathilde, et sa douleur.
Charles l'ordonne : ô sort ! Que faut-il que je fasse ?
850 Obéir. Contre moi ? Contre eux ? Mais il menace ;
Je perdrai tout. Perdons ; mourons ; mon coeur est prêt ;
L'intérêt de Mathilde est mon seul intérêt :
Quoi ? Moi-même en son sein mettre un qui la diffame ?
Charles me le commande, et Charles sait ma flamme.
855 Donc, je dois la gagner ? L'offrir au suborneur ?
En faire un sacrifice offert à son honneur ?
Honneur, victoire ensemble et le prix d'un Barbare ;
Honneur, qu'un crime perd, et qu'un plus grand répare !
Ici l'amour fera ce que l'amour défend.
860 Souffre, languis, Vertu ; le vice est triomphant :
Triomphe donc, Rodolfe, aux dépens de ma flamme.
Voici ce digne Époux : allons quérir sa Femme.

SCÈNE IV.

Léopolde, Gardes, Rodolphe, Frédégonde.

LÉOPOLDE, après qu'un de ses Gardes lui a parlé à l'oreille.

Que veut de moi le Prince, et ce commandement ?
Je reviens sur mes pas, attendez un moment ;
865 C'est quelque ordre qui presse, et qu'il me faut apprendre.
Vous pourrez avec eux, Gardes, aussi m'attendre.

FRÉDÉGONDE.

Puisque de votre Hymen les apprêts sont si courts ;
Prenons ce temps, Rodolfe ; achevons nos discours.

RODOLFE.

Pour me persuader n'usez plus d'artifice :
870 Mon crime heureux me rend un favorable office ;
Il me donne à Mathilde ; et sa possession,
Qui devrait être un prix, est ma punition ;
Contre toute apparence, et les lois qu'on supprime,
La faveur n'a jamais mieux couronné le crime :
875 Ne le dites plus, ni toutes ces raisons
Qui font l'hymen égal d'inégales Maisons :
Madame, je les sais ; mais je sais mieux encore
Combien vaut cet Hymen, par un point qu'on ignore.
Malgré tous mes efforts, et son opinion,

880 Mathilde toute pure entre en cette union ;
Son honneur est entier ; et dans cette occurrence,
Si l'hymen le lui rend, ce n'est qu'en apparence ;
Votre abord empêchant mon crime, et son malheur,
A laissé de ce rapt seulement la couleur ;
885 Le Ciel, qui regarda sa vertu dans mon crime,
En détourna l'effet, qui devient légitime,
Et m'ôtant un trésor qu'il me voulait céder
Me le fit perdre alors pour le mieux posséder.

FRÉDÉGONDE.

Quoi ? Mathilde est sans tache ? Elle est pure ?

RODOLFE.

Oui, Madame ;
890 Autant que du Soleil la lumière et la flamme.

FRÉDÉGONDE.

J'admire les destins, et le soin qu'ils ont eu :
Quoi ? Sans elle le Ciel a gardé sa vertu ?
Sauvé sa pureté, sauvé son innocence ?

RODOLFE.

Contre moi, dans mes bras, et contre sa créance.

FRÉDÉGONDE.

895 Contre la mienne aussi, contre la foi des yeux :
Donc l'honneur de Mathilde est l'ouvrage des Cieux !
Leur grâce, leur pouvoir paraît visible en elle.
Mais que n'a point commis mon amour maternelle ?
J'ai confessé ton crime ; et le Ciel par ce soin
900 A rendu contre toi ta Mère faux témoin :
Pour éclaircir l'erreur dans l'erreur je me plonge ;
La vérité parlant proférait un mensonge ;
Et t'offensant par où j'ai cru te conserver,
J'ai failli de te perdre, afin de te sauver.
905 Mais ma confession fausse autant qu'ingénue,
Par le mensonge même, a ta grâce obtenue ;
Par mes pleurs attendri, par ton crime trompé
Charles levait le bras, mais il n'a pas frappé.

RODOLFE.

Que j'aime son erreur, et le noeud qui m'engage !
910 Puisque ce crime feint cause ce mariage,
Que Mathilde par là croit son honneur rendu ;
Que de grâce me vient d'un crime prétendu !
Ma feinte à cet effet fut bien prise, et couverte ;
Et je dois mon salut à mon crime, à ma perte :
915 Faux crime, douce erreur, d'où mes biens sont causés,
Tiens-moi toujours coupable, eux toujours abusés.

SCÈNE V.

Rodolphe, Léopolde, Gardes, Frédégonde.

RODOLFE.

Léopolde, irons-nous où le Prince m'appelle ?

LÉOPOLDE.

Il vous attend, Seigneur, lui-même en la Chapelle ;
Où brille autour de lui tout Maastricht assemblé ;
920 Tout le Château, de Peuple, et de joie est comblé ;
Les Dames et la Cour, avec cérémonie,
Sont là pour voir Mathilde avecque vous unie,
Qui pleure dans la joie elle seule entre tous ;
Ferdinand la conduit ; et l'on attend que vous,
925 Pour voir l'heureuse fin d'un effet si tragique ;
Mathilde et lui dehors, l'allégresse est publique.

RODOLFE.

Le Prince ?

LÉOPOLDE.

À l'augmenter se porte avec ardeur ;
Et pour marquer ce jour, comme votre Grandeur,
Afin qu'à son accueil la pompe soit égale,
930 Il a fait préparer le Théâtre, et la salle.

RODOLFE.

Qu'aurait-on de nouveau, pour y représenter ?

FRÉDÉRIC.

Qu'a pu pour ses plaisirs le théâtre inventer ?
Un Ballet ?

LÉOPOLDE.

Non ; plutôt c'est une tragédie.

RODOLFE.

La pièce ?

LÉOPOLDE.

On la prépare ; elle est grande, et hardie.

RODOLFE.

935 Les acteurs, qui sont-ils ?

LÉOPOLDE.

Moi, d'autres à leur tour ;
Ce seront en un mot, les plus grands de la Cour.

RODOLFE.

Elle est sue ?

LÉOPOLDE.

Assez mal ; on l'étudie encore ;
Et tel y doit jouer un rôle qu'il ignore.

RODOLFE.

Le vôtre ?

LÉOPOLDE.

Je le sais ; mais on m'a fort aidé :
940 Pour mieux m'instruire encor Charles m'avait mandé :
Pour renforcer la fin, la remplir davantage,
Il y veut ajouter encore un personnage.

RODOLFE.

Son nom ?

LÉOPOLDE.

Ne se dit pas : c'est assez qu'entre nous
Vous sachiez qu'il doit faire une Scène avec vous.

RODOLFE.

945 Une scène avec moi ?

LÉOPOLDE.

Mais la plus importante :
C'est pourquoi dépêchons ; le Prince est en attente ;
C'est trop tarder ; il presse ; et mon ordre est exprès ;
Afin d'aller à l'autre, et d'y vaquer après.

FRÉDÉGONDE.

950 Mes larmes ont enfin dissipé le nuage :
Allons donc terminer cet heureux mariage.

RODOLFE.

Allons, heureux amant, jouir avec transport,
D'un don de la faveur, de mon Prince, du sort.

ACTE IV

SCÈNE I.

Frédéric, Léopolde, Gardes.

FRÉDÉRIC.

Rutile m'a trahi ? Quoi ? Ce lâche, ce traître ?
Funeste à qui s'en sert, et funeste à son Maître ?
955 Qu'un gain léger invite à quitter le premier,
Et qu'une lâche peur fait trahir le dernier ?
Ce perfide, joignant ses intérêts aux nôtres,
Semble s'être accusé, pour en accuser d'autres ;
Ce lâche, en périssant, cherche avec qui périr ;
960 Il s'expose à la mort, de crainte de mourir ;
Il se feint vertueux par un coup de faiblesse,
Fait passer pour remords la crainte qui le blesse,
Se trahit pour nous perdre, et sa confession
Pour le sauver affecte une punition :
965 Nous a-t-il bien osé dresser cette partie ?
L'Imposteur !

LÉOPOLDE.

SON ALTESSE est de tout avertie ;
Et l'un et l'autre crime enfin est déclaré ;
Rodolfe confondu l'a tantôt réparé :
Que voudriez-vous nier ? Ce soin est inutile ;
970 L'un est su par sa Mère, et l'autre par Rutile :
Il a tout découvert ; ses regrets, ses remords
Lui faisant sans mourir endurer mille morts,
On eût dit avec lui la Vertu criminelle,
Qu'un crime l'imitait, ou se changeait en elle ;
975 Qu'elle se condamnant par un effort pieux,
Et parlait par sa bouche, et pleurait par ses yeux :
Le Prince aussi touché de pitié de sa peine,
Qui voit qu'en ce remords toute autre serait vaine,
Au crime mesurant l'excès du châtement
980 Console le Coupable, et flatte son tourment ;
Par un trait de douceur se montrant plus sévère,
Il l'abandonne enfin à sa propre misère :
Rutile, devenu son Juge et son Bourreau,
Rentre dedans la Tour, et meurt sur le carreau,
985 Étouffé de sanglots et noyé dans ses larmes ;
Laissant, comble d'horreur, sa mort pleine de charmes.
Jugez si son remords par vous seul soupçonné

Attendait le pardon qu'il ne s'est pas donné ;
S'il chercha par dessein sa grâce dans la vôtre ;
990 Si la peur le jeta dessous l'appui d'un autre ;
Si mourant de regrets, de remords combattu,
Sa mort est un effet de crainte, ou de vertu.

FRÉDÉRIC.

C'est un effet d'un coeur lâche et plein d'artifice,
Que la douleur saisit et la peur du supplice.

LÉOPOLDE.

995 Le Prince contre lui n'en a point ordonné :
Il s'est trouvé puni, mais non pas condamné.

FRÉDÉRIC.

Assez est condamné qui se punit soi-même.

LÉOPOLDE.

Sans attendre autre arrêt faites-en donc de même :
Votre tête est en butte à de plus rudes coups ;
1000 La foudre ne peut plus tomber que dessus vous ;
Charles la tient en main, déjà son bras s'apprête ;
Et je vois sur vous seul fondre cette tempête :
Rodolfe en sa clémence a trouvé son appui ;
Et vous devez payer pour Rutilé et pour lui.

FRÉDÉRIC.

1005 Si Rodolfe est sauvé ; fonde cette tempête :
Vous avez mon épée ; allons donner ma tête :
Je ne résiste plus, je confesse plus qu'eux ;
Je suis le Criminel, et pai'rai pour tous deux :
Mon esprit en desseins, comme en vices, fertile
1010 A corrompu Rodolfe, a suborné Rutilé ;
Et ce cruel esprit, cet esprit de fureur
A fait mourir Albert, et rempli tout d'horreur :
La voilà, cette main, dedans son sang trempée ;
Par qui fut sourdement la Victime frappée ;
1015 La main suivit l'esprit ; l'Enfer les suscita ;
L'un donna le conseil, l'autre l'exécuta.
Est-ce assez pour mourir ? Mon crime est exemplaire.
Rodolfe n'a rien fait que de me laisser faire ;
Je lui rends, comme à moi, justice en confessant ;
1020 Et je suis Criminel, comme il est Innocent :
Sa plus haute Innocence est pourtant ignorée :
Mathilde faussement se croit déshonorée,
Se tient perdue à tort, lui coupable en soupçon ;
Et Charles est trompé d'une et d'autre façon.

LÉOPOLDE.

1025 Ô Ciel ! Que dites-vous ?

FRÉDÉRIC.

Une chose assurée.

LÉOPOLDE.

L'offense l'est bien plus, par sa Mère avérée ;
Frédégonde elle-même a confessé le fait.

FRÉDÉRIC.

Frédégonde a plus dit, et cru plus qu'il n'a fait :
Tous deux, pour le vrai, n'ont pris que l'apparence ;
1030 Et Rodolfe à dessein nourrit leur ignorance.

LÉOPOLDE.

Ignorance pourtant, dont l'hymen est le fruit ;
Il suppose le crime, et le paye, et le suit.
Rodolfe en cet instant prend Mathilde pour femme :
Qui répare, se dit coupable dans son âme ;
1035 Si le crime était faux, s'il n'était assuré,
Lui rendrait-il l'honneur ? L'aurait-il réparé ?

FRÉDÉRIC.

Il épouse Mathilde ? Et c'est ce qu'il demande ;
Il épouse Mathilde ? Ah ! Que sa joie est grande !

LÉOPOLDE.

Ce qu'a su tout Maastricht, quoi donc ? L'ignorez-vous ?

FRÉDÉRIC.

1040 Ces effets sont si prompts, bien que connus de tous,
Qu'étant allé mettre ordre aux portes de la Ville
J'ai de vous seul appris la prison de Rutilé.
Rodolfe est marié ?

LÉOPOLDE.

Déjà même au festin.

FRÉDÉRIC.

1045 Que je m'estime heureux, par son propre destin !
Si le mien est cruel, l'autre me plaît de sorte
Qu'il n'est point de douleur que ce plaisir n'emporte :
Ciel ! Je suivrai content ce que vous résoudrez.

LÉOPOLDE.

Allons donc.

FRÉDÉRIC.

À la mort ; partout où vous voudrez.

SCÈNE II.

FERDINAND.

Que vois-je ? Frédéric, que Léopolde emmène ?
 1050 Quoi ? Rodolfe triomphe, et laisse l'autre en peine ?
 Dans le luxe et la joie il nage maintenant ;
 Et l'on tient d'autre part saisi son Lieutenant ?
 L'un souffre les tourments que l'autre dût attendre ?
 Quels caprices du sort ? Qui pourrait les comprendre ?
 1055 CHARLES, par des effets qui trompent le plus fin,
 Semble confondre tout, avecque le destin ;
 De même qu'un éclair, qui luit pour disparaître,
 Sa Justice menace, et puis épargne un traître.
 Qu'ai-je dit ? Il l'épargne ? En souffrant cette loi
 1060 Nous croirons que c'est peu pour Mathilde et pour moi ;
 Mais il le récompense, et la lui donne encore ;
 Mais Mathilde est le prix du crime qu'elle abhorre :
 Contre mes intérêts éloquent et trop fort
 Enfin je l'ai portée à l'hymen, à ma mort :
 1065 Je l'aime sans espoir, lorsqu'Albert la possède ;
 Quand je puis l'espérer, je la donne et la cède ;
 Et telle est la rigueur de mon sort amoureux,
 Que ma foi, mon malheur fait partout des heureux.
 Mais c'est trop contre moi faire le magnanime ;
 1070 Soyons-le à d'autres coups, et punissons le crime ;
 Ayant sacrifié MATHILDE à son honneur,
 Sacrifions au mien un traître, un suborneur ;
 Allons chercher Rodolfe ; et d'une main armée
 Vengeons ensemble Albert, et l'Amant, et l'aimée ;
 1075 Par un coup généreux, et du Ciel ordonné,
 Ôtons-lui ce trésor, que nous avons donné ;
 Ayant sauvé par là l'honneur d'une Maîtresse,
 Sauvons-la, par ce coup, d'une main qui l'opresse ;
 Justifions le Ciel, et nous, par son trépas,
 1080 En faisant qu'il l'épouse, et n'en jouisse pas.
 Qu'il meure donc ; l'honneur, le Ciel me le commande :
 Allons verser son sang ; Albert, me le demande ;
 Allons, pour contenter son Ombre ; et mes désirs,
 Immoler sa Victime au milieu des plaisirs ;
 1085 Sauvons, sauvons Mathilde ; allons, l'heure nous presse.

SCÈNE III.
Dionée, Ferdinand.

DIONÉE.

Oui, venez, sauvez-la ; vers vous elle m'adresse :
Elle attend et demande encor votre secours.

FERDINAND.

Il est prêt, Dionée ; il est juste ; et j'y cours :
Son honneur est sauvé ; sauvons donc mon estime ;
1090 Ce sacrifice attend la dernière victime ;
Par la mort de Rodolfe il doit être achevé ; *
Le coup en est tout prêt, et j'ai le bras levé ;
Mon cœur, avant le fer, dedans son sang se noie ;
1095 L'honneur la lui céda ; qu'il la rende à l'honneur :
Va reprendre, mon bras, ce que j'ôte à mon cœur ;
Suivons contre un devoir, un devoir nécessaire ;
Retirons-la des mains d'un violent Corsaire.
N'est-ce pas le secours que de nous elle attend ?

DIONÉE.

1100 Non ; un plus difficile, et tout autre pourtant,
À son dernier essai doit élever votre âme ;
Puisque c'est pour Rodolfe, et contre votre flamme.

FERDINAND.

Quoi ? Pour Rodolfe ? Au point de le priver du jour ?
Que reste-t-il à faire encore à mon amour ?

DIONÉE.

1105 Beaucoup plus que n'a fait toute votre constance ;
Puisqu'il faut contre vous prêter votre assistance.

FERDINAND.

Contre moi ? Parle donc ; j'y suis accoutumé :
Que veut-elle d'un cœur à demi consumé ?
Faut-il, pour contenter mon sort, et son envie,
1110 Perdre aux yeux de Rodolfe et l'amour et la vie ?
Allons, mon désespoir, montrons par cet effort
Que rien n'a déclaré mon amour que la mort.

DIONÉE.

Cet effort trop cruel lui viendrait dire
Ce qu'elle a reconnu, qu'elle sait, qu'elle admire.

FERDINAND.

1115 Elle sait mon amour ? Qu'ai-je fait ? Malheureux,
Pour perdre ainsi le fruit de mes soins amoureux ?
Quoi ? Ma flamme et ma foi par là ruinées ?
Quoi ? Je perds en un jour les maux de six années ?

Tant de muets tourments, tant de vœux, de respects
1120 Perdront donc leur mérite, et deviendront suspects ?
Ah ! Charles ! De tous points vous conspirez ma perte ;
Vous connûtes ma flamme, et l'avez découverte :
Mathilde la sait donc ? Elle sait mon ennui ?
On a trahi mon cœur ? C'est Charles, oui, c'est lui.

DIONÉE.

1125 Non, ce n'est pas le Prince.

FERDINAND.

Et qui donc ? Dionée :
Par qui fut mon amour connue ou soupçonnée ?
Qui fit lire Mathilde en mes intentions ?

DIONÉE.

C'est moi-même, c'est vous, ce sont vos actions ;
Par elles, elle a vu combien elle est aimée ;
1130 Et je l'ai sur ce point moi-même confirmée ;
Elle sait votre amour, en admire l'excès ;
Pouviez-vous en attendre un plus heureux succès ?

FERDINAND.

Quoi qu'elle ait pu connaître, ah ! Tu devais te taire :
Ai-je fait action, qui ne fût un mystère ?
1135 Action, qui ne fût, pour cacher mon tourment,
Et contraire à l'amour, et contraire à l'Amant ?
Réparons ton erreur, allons perdre la vie ;
Comme mon désespoir, ta faute m'y convie :
Sans perdre, à t'accuser, le temps de mon trépas,
1140 Ma plainte est en ma main.

DIONÉE.

Ne désespérez pas.

FERDINAND.

Pour conserver Mathilde, et pour sa délivrance,
Puis-je ailleurs qu'en mon bras trouver de l'espérance ?

DIONÉE.

Ah ! Si vous m'écoutez...

FERDINAND.

Parle ; n'est-elle pas ?...

DIONÉE.

Oui, femme de Rodolfe.

FERDINAND.

Et déjà dans ses bras ?

DIONÉE.

1145 Non ; elle en est tirée, et n'y doit jamais être ;
Et le Ciel la conserve, en dépit de ce traître ;
La faveur n'a rien pu contre une telle loi.

FERDINAND.

Ô Dieu ! Que me dis-tu ?

DIONÉE.

Beaucoup : écoutez-moi.
Sorti du lieu sacré, de la cérémonie
1150 Sur un si grand hymen ordonnée et finie,
Charles voulant ce jour tout conduire à sa fin
Avait déjà quitté la table et le festin :
Son soin agit par tout ; les Dames conviées
Sont avecque Mathilde en la salle envoyées ;
1155 Tandis qu'avec Rodolfe il va faire apprêter
La Pièce qu'au Théâtre on doit représenter.
Déjà dedans la salle en attente laissées,
Et sur des échafauds superbement placées,
Les Dames témoignaient un désir curieux
1160 De prêter aux Acteurs et l'oreille et les yeux.
Le Prince revenu voyant ce grand silence,
Leurs esprits suspendus, leurs désirs en balance,
Immobile, rêveur, et quelque peu confus :
Tout est prêt, sus, dit-il, mon coeur, ne tardons plus.
1165 Il se lève, il fait signe : on ouvre le Théâtre.
On voit sur le devant un grand tapis s'abattre ;
De flambeaux éclairants les deux côtés bordés ;
Deux hommes au milieu ; dont l'un, les yeux bandés,
Tête nue, à genoux, le col sous une lame,
1170 Allait dans un moment rendre le sang et l'âme :
L'autre pour un tel coup tirant le coutelas
N'attend que le final, que Charles ne fait pas.
Ce spectacle nous tient dans un e peine extrême
Frédégonde s'écrie, et Mathilde de même.

FERDINAND.

1175 Ô faiblesse de femme ! Ô spectacle imposteur !
Pourquoi doncque ces cris ? Pour sauver un Acteur ?
Quel soin !

DIONÉE.

C'était Rodolfe, oui, Rodolfe en personne.

FERDINAND.

Ah ! Ce discours enfin me surprend et m'étonne :
C'était Rodolfe ? Ô Ciel !

DIONÉE.

1180 Tout ce pompeux apprêt
S'était fait pour sa mort, et pour ce grand Arrêt.

FERDINAND.

Rodolfe ? Dans la pompe, au point d'une conquête ?

DIONÉE.

À qui le bourreau prêt devait trancher la tête.

FERDINAND.

Quel revers de fortune ! Étrange changement !
Quel esprit eût conçu ce divin JUGEMENT !
1185 Charles, que ta Justice est haute et merveilleuse !
Que Rodolfe la trouve obscure et périlleuse !
Dans son juste malheur je le plains, et son sort ;
Que ce coup est fatal ! Mais enfin est-il mort ?

DIONÉE.

Comme l'on attendait encore pour le reste
1190 L'ordre dernier du Prince et ce signe funeste ;
Des Dames assiégé, battu de leurs accents,
Et forcé du combat qu'il souffrait dans ses sens,
Charles sur leurs transports, dans une peine égale,
Échappant à leurs cris, échappant de la salle,
1195 Sans avoir fait ce signe au Théâtre attendu ;
Laisse l'Acte à remplir, et l'effet suspendu.
Ces Dames sans respect le suivent, et le pressent ;
Dans un trouble si grand tous parlent, s'intéressent ;
Et Mathilde en passant m'a dit pour tout discours :
1200 Va, cherche Ferdinand, qu'il vienne à mon secours ;
J'ai besoin de son coeur et de son assistance :
Elle coule à ces mots, et me quitte, et s'avance.
Tandis j'ai pris ce temps, m'efforçant de sortir,
Pour vous chercher partout, et vous en avertir ;
1205 Mais plus pour vous donner un reste d'espérance.

FERDINAND.

Ou plutôt pour accroître encore ma souffrance.
Mathilde attends mon aide, elle implore ma foi ;
Mais pour qui ? Pour Rodolfe, et même contre moi :
N'importe ; obéissons ; et malgré mon envie ;
1210 Prêt de verser son sang, allons sauver sa vie ;
Une seconde fois remettons de ma main
Un poignard dans mon coeur, et Rodolfe en son sein ;
Pour le tirer du gouffre, allons au précipice ;
Combattre en sa faveur Charles, et sa Justice ;
1215 Porter contre le Ciel, contre un si juste Arrêt,
Contre mes propres vœux d'un traître l'intérêt :
Allons, mon coeur, allons ; Mathilde nous appelle ;
Ne faisons rien pour nous, mais faisons tout pour elle.

SCÈNE IV.
Mathilde, Dionée.

MATHILDE.

Charles est échappé ; tous nos efforts sont vains ;
1220 Et le seul Cabinet l'a sauvé de nos mains ;
Sa chambre n'ayant pu lui servir de retraite,
Il nous a dans ce lieu sa présence soustraite :
Sa fuite a contre nous cet asile trouvé.

DIONÉE.

Mais Rodolfe, Madame, est-il mort, ou sauvé ?

MATHILDE.

1225 Il n'est ni l'un ni l'autre ; et les pleurs de sa Mère
Suspendent le supplice, et font qu'on le diffère :
Elle n'a su du Prince obtenir quelque temps,
Que pour lui révéler des secrets importants,
Qui regardent l'État, dit-elle, et sa personne,
1230 L'intérêt de Rodolfe, et sa propre Couronne.
Ah ! Quel secret retarde un trépas préparé,
Qui peut n'arriver point, comme il est différé ?
Quoique Charles pour lors n'ait pas voulu l'entendre,
Que lui doit-elle dire ? Et moi, que dois-je attendre ?
1235 Que de trouble accompagne un si grand JUGEMENT !
Nulle fin ne répond à son commandement,
D'Albert, de mon honneur poursuivant la vengeance ;
Comme si contre eux deux j'étais d'intelligence ;
Pour mon honneur, dit-on pour fin de mes travaux,
1240 Il me faut épouser l'auteur de tous mes maux ;
Et quoique je résiste, et quoique je réclame,
Un pouvoir souverain me force et rend sa femme :
À peine ai-je loisir de plaindre mon malheur,
Que l'on le sacrifie à ma juste douleur ;
1245 Sur un pompeux Théâtre, au milieu de la joie,
Celui qui m'a tout pris devient enfin ma proie ;
Et le Prince et le Ciel portent de mêmes coups
Sur l'Amant, l'Assassin, le Voleur, et l'Époux :
Par tant de changements j'admire leur Justice ;
1250 Quand le destin se change encor dans le supplice ;
Et veut faire échapper par un tel changement
Le Mari, le Voleur, l'Assassin, et l'Amant.
Si c'est pour cet effet que le destin balance ;
Charles peut oublier Albert, la violence,
1255 Mon déshonneur, son sang, mon outrage, et sa mort ;
Différer le supplice, et suspendre le sort ;
Porter, par un surcroît d'une faveur suprême,
L'Assassin, le Voleur jusqu'en son trône même :
Mais, l'eût-il couronné pour être mon Époux ;
1260 C'est une qualité qu'il n'aura pas de nous :
Non, ne crains point, Albert, qu'à ton rang il succède ;
Sa mort te doit venger, comme elle est mon remède.

DIONÉE.

Sa mort ? Que dites-vous ? Madame ; ou qu'ai-je fait ?
J'ai prié Ferdinand d'empêcher cet effet ;
1265 Il va de votre part, pour dernière assistance,
Prier pour lui le Prince, implorer sa clémence.

MATHILDE.

Quoi ? Pour me conserver Rodolfe pour Époux ?

DIONÉE.

C'est ce que je croyais ; et qu'il fera pour vous.

MATHILDE.

Mais contre moi plutôt : hélas ! Que vas-tu faire ?
1270 Me perdre en m'obligeant, trop pieux Adversaire :
J'avais contre Rodolfe à toi-même recours ;
Quelle erreur ! Contre moi tu lui prêtes secours.
Prévenons sa franchise, et cette erreur secrète ;
Allons le détromper.

DIONÉE.

Quelle faute ai-je faite.

ACTE V

SCÈNE I.

Charles, Frédégonde, Ferdinand, Léopold.

CHARLES.

1275 Me suivrez-vous partout ? Ah ! Que mal à propos
Vous redoublez ma peine, et troublez mon repos !
Quel Héros n'eut ployé dessous ma destinée ?
Voici de mes labeurs la plus grande journée :
Laissez-moi soupirer, ou respirer du moins,
1280 Exhaler ma douleur, sans trouble et sans témoins :
Vous plaignez votre perte ; et la mienne est plus grande :
Vous demandez Rodolfe ; et je me le demande.

FRÉDÉGONDE.

Rendez-le à votre amour, Seigneur, rendez-le nous ;
Las ! Je demande un Fils.

FERDINAND.

Et Mathilde un Époux,
1285 Elle l'a de vos mains ; lui faut-il vous le rendre ?
Ne l'avez-vous pas donné, qu'afin de le reprendre ?
Seigneur, s'il l'offensa par ses crimes passés,
Le titre de Mari les a tous effacés,
D'implacables Ennemis, et de Veuve oppressée
1290 Elle est de son destin Compagne intéressée ;
Ce titre de Mari désarme son courroux :
Rodolfe fut coupable, et non pas son Époux ;
Par cette qualité, quoique mal assortie,
Il n'est plus Criminel, ni Mathilde Partie.

CHARLES.

1295 Je suis leur Juge encor ; tout grand, tout favori,
Le punirai Rodolfe, et non pas son Mari.

FRÉDÉGONDE.

Ainsi que leur fortune à présent est unie,
On ne le peut punir qu'elle ne soit punie ;
Voulez-vous violer vous-même votre Arrêt ?
1300 Le venger au-delà de son propre intérêt ?

CHARLES.

Que deviendrait le mien, ma Justice, et ma gloire ?
Oubliez-vous Albert ? Il est dans ma mémoire.

FERDINAND.

Il est dedans son coeur, il est dedans le mien.

FRÉDÉGONDE.

1305 Rodolfe, comme Époux, doit être dans le sien :
Trop pitoyable à l'un, à l'autre trop cruelle ;
S'il lui faut offenser l'union mutuelle ;
Peut-elle sans horreur, par un mortel effort,
Sur un vivant mari venger un mari mort ?

CHARLES.

On lui fait prendre trop l'intérêt d'un Infâme.

FRÉDÉGONDE.

1310 Quel plus fort intérêt touche une honnête femme,
Qui voit jointe sa honte à celle d'un Époux ?
Infâme ? Ô nom honteux ! Quoi ? Tel le rendrez-vous ?

CHARLES.

1315 Tel, tel il s'est rendu lui-même par ses crimes ;
Et tel il rend encor mes rigueurs légitimes ;
Tel il offense trop un coeur qui l'honora ;
Tel je dois le punir, tel enfin il mourra.
Qu'on le dépêche : allez, Léopolde, et sur l'heure ;
De même Frédéric, que l'un et l'autre meure.

Léopolde y va.

FRÉDÉGONDE.

1320 Qu'il meure ? Hélas ! Mon Fils ? Mais qu'est ce que j'attends ?
Dirai-je plus ? Disons, ah ! Parlons ; il est temps :
Mais je ne puis.

Elle lui présente deux billets.

Lisez sa fortune, et la nôtre.

CHARLES.

Je cesse d'être mère ; et ce fils est le vôtre.
Et ce fils est le mien ?

FRÉDÉGONDE.

1325 Oui, le vôtre, Seigneur ;
Ou pour mieux m'expliquer, c'est le Fils de ma Soeur ;
D'une rare Beauté ; dont votre âme charmée
En aime encor la cendre au Tombeau renfermée ;
D'un Astre de la Cour, à vos yeux éclipsé ;

Et qui, comme un éclair, en brillant a passé.

CHARLES.

Ah ! Cet éclair, sortant d'une mortelle nue ;
1330 Fait tonner dans mon coeur, frappe encore ma vue.
Qu'ai-je appris d'un billet ? Mais lisons le second.
Je meurs ; consolez-vous : mon trépas est second.
ÉRYTRÉE.

FRÉDÉGONDE.

En mourant, deux jours après sa couche,
Elle écrivit ce mot.

CHARLES.

Ah ! Que ce mot me touche !

FRÉDÉGONDE.

1335 Pour cacher donc sa faute, ainsi que votre amour,
Et sauver son honneur, elle quitta la Cour :
Je la retire aux champs ; où, soeur officieuse,
Que son mal, que ma foi rendit ingénieuse,
Je feignis d'être grosse ; ensuite mon Époux,
1340 Par les guerres depuis attaché près de vous,
Se crut père d'un fils né pendant son absence ;
Fils pourtant de ma Soeur : et voilà sa naissance :
Doux fruit de votre amour, seul fruit de ses appas :
Quoi ? La Nature en vous ne le dit-elle pas.
1345 Le sang n'entend-il point sa voix forte et secrète ?
Votre coeur est-il sourd ? Serait-elle muette ?

Officieux : Prompt à rendre service,
office, courtoisie. [F]

CHARLES.

Quoi Rodolfe est mon Fils ? Ô Dieu ! Qu'ai-je entendu ?

FRÉDÉGONDE.

La Nature, qui parle, et qui vous l'a rendu ;
Par écrit, par ma voix sa Mère la réclame :
1350 Croyez-moi ; croyez-la, lorsqu'elle se diffame ;
Souffrez ce Fils, souffrez mon fidèle rapport ;
J'aime mieux en rougir, que rougir de sa mort.

CHARLES.

Pourquoi songer si tard à sa reconnaissance ?
Lui cacher, comme à moi, son rang et sa naissance ?

FRÉDÉGONDE.

1355 Pour ne point donner lieu d'ombrage à mon Époux,
Que le vent de ce change eût pu rendre jaloux ;
Qui vit avant sa mort, de gloire couronnée
Ce Rodolfe en faveur commencer ses années ;
Et ces mêmes grandeurs où votre amour l'a mis,
1360 Le caressant en Père, ont caché votre Fils :
Comblé de vos faveurs, redoutable en puissance,
Il vint par la fortune aux droits de sa naissance :
Pourquoi, l'ayant celé par honte et par mes soins,

Le dire votre Fils ? Que paraissait-il moins ?
1365 Mais hélas ! Par sa mort, sur quoi que je me fonde,
Que paraîtra-t-il moins aux yeux de tout le Monde ?
Si sans l'avoir connu, vous l'avez élevé ;
Le perdrez-vous ainsi, quand vous l'avez trouvé ?
Voilà ce grand secret, cet important mystère,
1370 Où je rends pour ma Soeur ce Rodolfe à son Père :
Il est temps de le suivre, au moins s'il m'est permis,
Ou pour aller pleurer, et voir mourir son Fils ;
Ou pour me consoler, et voir sauver le vôtre.

SCÈNE II.

Charles, Ferdinand.

CHARLES.

Le mien ? Parle, mon sang ; quoi, mon coeur, est-il nôtre ?
1375 Mais pourrais-je en douter ; plus fortes que tous
Mes propres actions le disent comme vous ?
Ici tout se rapporte, et le temps, et son âge,
Et son front, et ses yeux ; en faut-il davantage ?
Outre que mon amour le semble déclarer,
1380 Le Ciel même, le Ciel me le vient inspirer :
Mais en méchancetés le figurant insigne,
S'il dit qu'il est mon Fils, il l'en dit être indigne :
Le destin a regret de me le présenter,
Puisqu'au point qu'il le donne il me le vient ôter ;
1385 Il condamne sa tête, il proscrie sa personne ;
C'est moins à mes États qu'à la mort qu'il le donne :
Quoi ? Rodolfe à la mort ? Quoi ? Mon Fils au trépas ?
Ma bouche, parle mieux ; non non, il ne l'est pas :
Mais quand il le serait, et qu'en faveur d'un Traître
1390 Ma douleur ma pitié me le feraient connaître ;
Quand par un sentiment naturel et secret
Je l'aurais avoué moi-même en ce regret ;
Quand l'amour, quand mon coeur le rendrait manifeste :
Je refuse, Nature, un présent si funeste ;
1395 Ce fruit est trop amer que tu me viens offrir,
Je le cède à la Mort, et ne le puis souffrir.
Qu'elle le prenne donc.

SCÈNE III.

Mathilde, Dionée, Charles, Ferdinand.

MATHILDE.

Arrêtons, Dionée ;
Je n'ose l'aborder, tant je reste étonnée :
Rodolfe est fils du Duc ? Frédégonde le dit :
1400 Quel secret ! Mais oyons.

DIONÉE.

Le Prince est interdit.

FERDINAND.

Vous pouvez refuser ce don de la Nature :
Mais l'ôter à Mathilde est lui faire une injure,
La Mort aurait un bien ; que vous avez donné ?

CHARLES.

L'offrant à l'une, il fut à l'autre destiné :
1405 À toutes deux par droit je le donne en victime ;
Pour l'honneur à Mathilde ; à la mort, pour le crime.

FERDINAND.

Regardez-le, Seigneur, d'un oeil un peu plus doux,
Ou comme votre Fils, ou comme son Époux.

CHARLES.

Comme traître et méchant, mon coeur le considère,
1410 Mais indigne par là d'être Fils d'un tel Père :
Comme assassin d'Albert, dans le vice nourri ;
Mais indigne par là d'être aussi son Mari.

FERDINAND.

Quoi qu'il ait fait, Seigneur, quoi qui le déshonore,
C'est toujours son Époux, c'est votre Fils encore :
1415 Et la main d'un bourreau fait rejaillir son sang
Jusques sur votre trône, et ternit votre rang :
Regardez-vous, Seigneur, et non pas sa personne ;
Ne lui pardonnez point, mais à votre Couronne :
Contre un Prince si grand les lois parlent en vain ;
1420 On respecte une mort qui touche au Souverain :
Mathilde par l'hymen voit sa perte remplie ;
Un Prince l'épousant, la Justice accomplit
A fait la récompense, et la punition.

CHARLES.

Et prend son dernier poids de mon intention :
1425 Mathilde cède au sort, et je prends sa défense ;
Elle serait le prix du crime qui l'offense :
Non ; son honneur consiste, Arrêt, et peine, et fruit
En Rodolfe épousé, mais Rodolfe détruit.

MATHILDE.

C'est comme mon honneur, comme Albert le demande,
 1430 Comme on peut réparer une injure si grande ;
 Ôtez ce nom d'Époux, il ne le fut jamais,
 Sans mon consentement, et contre mes souhaits ;
 Et Prince, et Fils, il m'est horrible, épouvantable :
 Cet hymen à tous deux n'est nullement sortable ;
 1435 Le tenez-vous pour Fils ? Je suis trop au-dessous ;
 Et l'Assassin d'Albert est indigne de nous :
 Aussi je désavoue, et mon coeur en soupire,
 Tout ce qu'en sa faveur Ferdinand a pu dire.

FERDINAND.

Quoi ? Madame.

MATHILDE.

Je sais qu'un faux commandement
 1440 Vous a, pour me servir, donné ce mouvement ;
 L'intention fut juste, et la mienne déçue :
 J'attends de cette erreur une contraire issue.
 Oui, Seigneur, oui, j'attends de votre intégrité
 Ce grand trait de justice et de sévérité :
 1445 Contre son Favori j'arme un Prince qui l'aime ;
 C'est trop peu, j'arme un Père, et contre son Fils même.
 Il est vrai qu'au plus fort de mon juste courroux
 La pitié me saisit lorsque je pense à vous ;
 L'état où l'on vous voit, où je me vois réduite,
 1450 M'ordonne et me défend la voix, et ma poursuite ;
 C'est un Père, qui venge ; un Fils, qu'il doit punir ;
 Je demande sa mort, et n'ose l'obtenir ;
 La demandant au Père, il me ferme la bouche :
 Ne venger pas Albert ? Perdre un Fils qui vous touche ?
 1455 Seigneur, pour accorder mon respect et ma foi ;
 Punissez et vengez l'un et l'autre sur moi ;
 Empêchez par ma mort, où gît mon allégeance,
 Ce crime de pitié, ce crime de vengeance ;
 Puisqu'enfin je ne fais que de coupables vœux,
 1460 Ma mort satisfera pour moi, pour vous, pour eux.

CHARLES.

Vous êtes innocente, et je serais coupable ;
 Faut-il perdre le fruit d'un Arrêt équitable ?
 Vous, celui d'apaiser Albert et le venger ?
 Moi, de punir le crime, et de vous soulager ?
 1465 Pour punir deux traits noirs de violence extrême,
 Faisons faisons agir la violence même :
 Rodolfe ayant payé de ses biens, de sa foi,
 Est quitte envers l'honneur ; mais il doit à la loi ;
 Le tort est réparé, non le crime et le vice ;
 1470 L'honneur est satisfait, et non pas ma Justice ;
 Le JUGEMENT rendu, non pas tout achevé ;
 Et l'exemple se perd, si Rodolfe est sauvé ;
 Sa mort seule remplit ce fatal Hyménée,
 Et sa tête pour dot à Mathilde est donnée ;
 1475 Ce mariage horrible, en tout défectueux,

Devient par son trépas et juste et fructueux :
S'il vit ; je suis Tyran ; Mathilde est oppressée :
S'il meurt ; je suis bon Prince ; elle est récompensée.
Oui, oui ; qu'il meure donc, ce Rodolfe insolent,
1480 Et comme un Assassin, et comme un violent :
Enfin pour me punir moi-même en sa misère,
De regret de sa mort, de regret d'être Père,
Et juste démolir ce qu'injuste je fis ;
Qu'il meure, le Coupable, encor comme mon Fils.
1485 Comme mon Fils ? Qu'il meure ? Ah ! Barbare, que dis-je ?
Père dénaturé, veux-tu faire un prodige ?
Non ; tu dois le sauver : non, tu dois le punir ;
Fais-en un grand exemple aux siècles à venir :
Oui, qu'il meure.

SCÈNE IV.

Léopolde, Charles, Ferdinand, Mathilde.

LÉOPOLDE.

Il est mort, et la Parque sévère
1490 Vient de ravir Rodolfe.

Parque : Déesse qui selon les anciens
païens, préside à la vie des hommes.
[T]

CHARLES.

Et va ravir son Père.

LÉOPOLDE.

Son Père ?

FERDINAND.

C'est lui-même, il est tel reconnu ;
Vois jusqu'où, sans sa mort, Rodolfe était venu.

LÉOPOLDE.

Je le sais : mais pensant divulguer ce mystère,
Puisqu'on le sait aussi, je n'ai plus qu'à me taire.

CHARLES.

1495 Il est mort ? Je le perds lorsque je l'ai trouvé ;
Un jour me donne un Fils, un jour m'en a privé :
Nature, c'est trop peu, n'attends pas que je pleure ;
Si mon sang est versé, faut-il pas que je meure ?
Parle, pour me tuer achève ce rapport ;
1500 Dis, Léopolde, dis...

LÉOPOLDE.

C'est tout dire ; il est mort :
Mais il est mort, Seigneur, avec une constance,
Qui des coeurs et des yeux de toute l'assistance
A fait comme ondoyer, à grands vents, à grands flots,
Une mer de soupirs, de pleurs, et de sanglots :
1505 Il est vrai qu'une perte à la sienne mêlée :
La mort de Frédéric a son âme ébranlée ?

M'est ce peu de mourir, et mourir dans Maastricht ?
 Quoi ? L'on me joint, dit-il, encore Frédéric ?
 Est-ce ici, cher Cousin, le fameux champ de gloire
 1510 Qui devait élever nos noms à la mémoire ?
 Compagnon de ma vie, aujourd'hui de ma mort,
 Est-ce où te destinait ma faveur et mon sort ?
 D'une grandeur extrême est-ce ici le théâtre ?
 On les voit d'amitié l'un et l'autre combattre,
 1515 Et comme à quelque honneur l'un par l'autre invité
 Se disputer la mort avec civilité ;
 Tous deux ont de l'ardeur, et de la déférence :
 Rodolfe le plus jeune, en cette occurrence,
 Aussi ferme de coeur, mais plus prompt, comme tel
 1520 Passe et va le premier dessous le coup mortel ;
 Sa qualité, son rang, contre le droit d'aïnesse,
 De ce triste avantage honorant sa jeunesse.
 Cependant Frédégonde arrivée en ce lieu,
 Pour le baiser dernier, pour le dernier adieu
 1525 Dans ses larmes mêlant ce qu'un coeur a de tendre
 Tient Rodolfe embrassé, me conjure d'attendre ;
 Et par pleurs sur mon ordre obtenant un moment,
 L'entretient en secret, devant moi seulement,
 Lui révèle en deux mots son rang et sa naissance,
 1530 Et tout ce dont vous-même avez connaissance.
 Rodolfe n'en paraît étonné ni confus ;
 Moi, je reste interdit, si jamais je le fus ;
 Un tel sang à verser me rend presque immobile :
 Mais ce temps écoulé ne fut pas inutile :
 1535 Frédéric prévenant un semblable débat,
 Offre au Bourreau sa tête ; et d'un coup il l'abat.

MATHILDE.

Cet Assassin d'Albert meurt pour le satisfaire ;
 Mais voyons suivre, honneur, ton mortel Adversaire.

CHARLES.

Termine en peu de mots sa vie, et ma langueur ;
 1540 Qu'un fer frappe sa tête, et ta langue mon coeur ;
 Parle, achève.

LÉOPOLDE.

Immobile en cette charge expresse
 J'attends un nouvel ordre, et le premier me presse.
 Rodolfe sans frayeur retournant sur ses pas ;
 Au moins, j'irai, dit-il, bien plus noble au trépas ;
 1545 Rejoignons Frédéric, c'est trop le faire attendre :
 Mais comme il voit son corps que l'on venait d'étendre :
 D'un coeur ému, surpris, et non pas en défaut ;
 Il m'attend en effet, dit-il ; mais c'est là-haut :
 Allons donc l'y rejoindre, et trop honteux de vivre
 1550 Ayons, même en la mort, cette honte de suivre.
 Puis s'adressant à moi, non sans quelques soupirs ;
 Pour testament de mort, et pour derniers désirs,
 Vous puis-je, poursuit-il, obliger à deux choses
 Dans qui mes volontés seront toutes encloses ?
 1555 Je l'invite aussitôt à parler librement,
 Mais à parler en Prince, avec commandement.

Au contraire, dit-il, portez cette prière
À Charles, Mon Seigneur ; (puis tout bas ; et mon Père ;)
De crainte que ma honte augmente ses ennuis,
1560 D'oublier ma naissance, et ce que je lui suis.

CHARLES.

Ah ! Comment l'oublier ? Si même dans mon âme
La Nature l'imprime avec un trait de flamme ?
Ah ! Comment l'oublier ? Si même dans mon coeur
Avec un trait de fer l'imprime ma rigueur ?
1565 Triste rigueur, qu'en vain la Justice console !
Ô Ciel ! Mais continue ; il m'ôte la parole.

LÉOPOLDE.

Il la rend à Rodolfe : et quant à l'autre point,
Oyez la vérité, dit-il, qu'on ne sait point :
Mathilde est toute pure, et son honneur sans tache :
1570 Dites-lui ce qu'il faut que tout le monde sache,
Que le crime ne fut que dans ma volonté ;
J'en jure par mon sang, trop longtemps arrêté :
D'ardeur de le verser, il s'avance, il s'apprête ;
Et le fer qui l'attend lui fait voler la tête ;
1575 Qui cherche en bondissant et faisant plus d'un saut
Celle de Frédéric au bout de l'échafaud,
Pour se joindre en la mort aussi bien qu'en la vie,
Voilà de quels effets leur amour fut suivie.
Pour votre honneur sauvé, Madame, il est constant,
1580 Frédéric étant pris m'en avait dit autant.

MATHILDE.

Dedans le sang d'un Prince, Hélas ! Je suis lavée :
Par où vous le perdez, ma pudeur est sauvée,
Seigneur, qu'elle vous coûte, et qu'elle m'a coûtée !

CHARLES.

Pour montrer ma Justice, et votre honnêteté.

FERDINAND.

1585 Donc Mathilde est sans tache ? Ô Ciel ! Ô Providence !
Des ténèbres tu mets sa gloire en évidence :
Sans force, évanouie, en un si grand besoin
Le Ciel la conserva, le Ciel en prit le soin
Sauver sa pureté, la rendre manifeste
1590 C'est un don, c'est un trait de la faveur céleste.
Achevez-la, Seigneur, et vous joignant aux Cieux,
Qui semblent réserver un don si précieux
Donnez à mon amour qu'ils vous ont fait connaître
Ce que le Ciel me doit, ma Maîtresse, et mon Maître.

MATHILDE.

1595 Je dois tout en effet à ses soins diligents,
Et jamais reconnus, et toujours obligeants,
Juste aveu ! Mais faut-il, raison que je révère,
Être ingrate, de peur de n'être pas sévère ?
Oui, ces discours, honneur, ne sont pas de saison.

FERDINAND.

1600 Le Ciel me fait parler, l'honneur et la raison :
Le temps peut mettre tout dedans la bienséance.
Seigneur par mes respects, et par ma patience...

CHARLES.

Je ne vous puis ouïr : aimez-la seulement,
Et laissez-moi pleurer ce fatal JUGEMENT.

SCÈNE V.

CHARLES, seul.

1605 Ah ! Cruel JUGEMENT, où je perds ce que j'aime !
Ah ! Cruel JUGEMENT donné contre moi-même !
Péris, meurs à ton tour, Père dénaturé,
Sacrifier un Fils ? Ciel, tu l'as enduré ?
Et défends à ma main mon propre sacrifice ?
1610 Ah ! Prête un coup de foudre, et rends-lui cet office.
Quoi ? Le Ciel, que j'invoque, ose me refuser ?
Il m'inspira mon crime, et semble l'excuser.
Je m'accuse ; et dans moi sa voix me justifie ?
Il me déclare juste où je me nomme impie ?
1615 Contre moi, contre un crime où puis-je avoir recours,
Si le Ciel qui punit lui-même est mon secours ?
S'il flatte ma fureur, apaise ma misère ?
Ô justice ! Ô destin ! Que votre ordre est sévère !
Perdre un Fils ? Vos décrets me porter à ce point ?
1620 Ciel ! Je l'ai fait ; j'en pleure, et ne m'en repends point.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Par grâce et Privilège du Roi, donné à Paris le vingt-cinquième jour d'avril 1645. Signé, Par le Roi en son Conseil, LE BRUN, Il est permis à TOUSSAINT QUINET, Marchant Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et distribuer une pièce de Théâtre, intitulée, Le Jugement équitable de Charles le Hardy dernier Duc de Bourgogne, Tragédie, durant le temps et espace de cinq ans, à compter du jour que ladite pièce sera achevé d'imprimer et défenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, et autres, de contrefaire ladite Tragédie, ni en vendre ou exposer en vente, à peine de trois mille livres d'amende, de tous ses dépens, dommages et intérêts, ainsi qu'il est plus amplement porté par les dites Lettres, qui sont, en vertu du présent extrait, tenues pour bien et dûment signifiées, à ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance.

Achévé d'imprimer pour la première fois, le 27. Mai 1645. Les Exemplaires ont été fournis.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].